

**SAINT-GEORGES-D'ESPÉRANCHE**



**LES CAHIERS  
DE MAITRE JACQUES**

**N° 2 OCTOBRE 2019**



**5 EUROS**

## Cahier n°2 : Octobre 2019

Ces cahiers sont un recueil de documents et d'articles réalisés par les Compagnons de Maître Jacques, résultats de leurs recherches sur l'histoire du village de Saint Georges d'Espéranche (Isère).

Maître Jacques de Saint Georges est l'architecte-ingénieur du château de Saint Georges d'Espéranche construit de 1268 à 1271, quand la ville neuve était une place importante du comté de Savoie. Appelé ensuite au service du roi d'Angleterre, il construisit au Pays de Galles plus de trente châteaux dont quatre sont inscrits au Patrimoine Mondial de l'humanité.

L'association « Les Compagnons de Maître Jacques » a été créée en 1989 pour explorer et mettre en valeur le patrimoine Saint Georgeois. Avec l'aide de la municipalité, la sauvegarde des Halles, celle de la grange cistercienne du Guillolet et la mise en valeur des bâtiments restants du château ont été et continuent d'être l'action principale des CMJ. La redécouverte et l'analyse de documents permet aussi aux compagnons de porter à connaissance des événements du passé. Ces cahiers en sont l'expression.

Le cahier n° 1 de Mars 2019 contenait les trois articles suivants :

- **Le dernier seigneur de Saint Georges**, le comte de Lévis qui fut guillotiné en 1792 et dont l'acte d'accusation a été depuis peu retrouvé.
- **Saint Georges, poste avancé savoyard dans le Viennois**. Présenté lors d'une journée d'histoire, à La Roche sur Foron en Savoie.
- **Trois familles et la grande guerre**. Plus de 420 jeunes Saint Georgeois ont participé à la Grande Guerre. Nous avons suivi 6 d'entre eux.

Ce cahier n° 2 contient aussi trois articles

- **Les comtes Pierre, Philippe et Amédée ou la construction du château de Saint Georges**. C'est la période grandiose de notre village, quand papes, rois et seigneurs s'y arrêtent. De 1250 à 1320, un grand demi-siècle passionnant.
- **Le carrefour de Lafayette**. Un rappel de la vie du général Lafayette et de la fête donnée en son honneur, lors de son passage en ce lieu qui porte aujourd'hui son nom. (1829)
- **L'église de Saint Georges d'Espéranche**. De ses origines supposées jusqu'à la mise en place de son nouveau coq.(2019)

**Bonne lecture à tous !**

## Pierre, Philippe, Amédée, comtes de Savoie, à Saint Georges d'Espéranche

### La construction du château

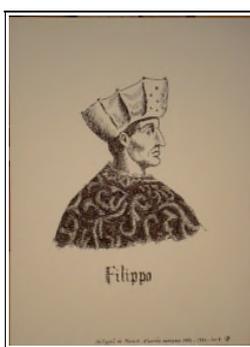
Texte : R.M. Faure

Illustration : G. Bernard

Les Compagnons de Maître Jacques



**Pierre II**



**Philippe**



**Amédée V**

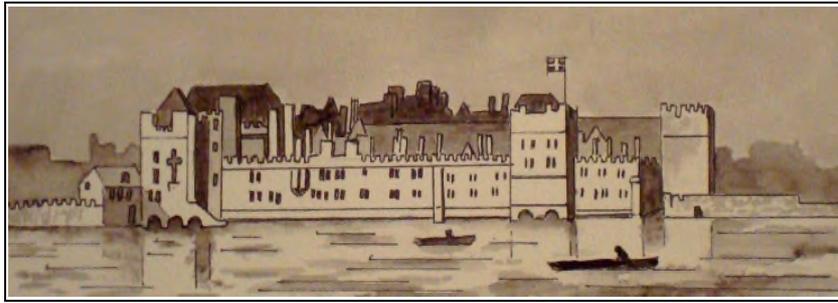
*D'après des lithographies du 18<sup>ème</sup> siècle*

Décembre 1251, Pierre<sup>1</sup>, le fils du Comte Thomas, est de retour en Savoie. Son séjour en Angleterre s'est mal terminé, les barons anglais s'étant révoltés contre les prébendes que le roi Henri III lui accordait car avec l'aide de sa nièce Eléonore<sup>2</sup>, la reine, il était devenu conseiller du roi depuis 1240. En moins de 10 ans il possède les fiefs de Richmond, Penvensey, Rochester et devient gouverneur des Cinq Ports et récupère ainsi un revenu important de ces titres<sup>3</sup> Mais les barons anglais, poussés à la révolte par de Montfort lui avaient rendu la vie impossible et de fait chassé d'Angleterre. Car les savoyards sont nombreux en Angleterre. En 1243, Boniface, un frère de Pierre est élu évêque de Cantorbéry. En 1246, lors du mariage de Sancie de Provence, autre nièce de Pierre, avec le frère du roi d'Angleterre, plus de 200 savoyards occupent des postes importants, comme Guillaume un autre frère de Pierre, évêque de Liège en 1245 et qui fait partie du conseil du roi. En Angleterre, sa richesse lui a permis de faire construire un château au bord de la Tamise à l'amont de la Tour de Londres le château royal, château qu'il nomme l'hôtel de Savoie et dont le luxe traversera les siècles, l'hôtel de Savoie étant toujours un palace pour les grands de ce monde.

1 Pierre, fils de Thomas, fut d'abord un ecclésiastique de par son rang (1224-1233), puis un seigneur conquérant cherchant à limiter l'influence des Empereurs germaniques au Nord du pays de Vaud et continuant pendant et après sa période Anglaise à étendre l'influence de la Savoie vers le Viennois, le pays de Vaud et le Valais. Sa politique le fit surnommer le « petit Charlemagne »

2 En 1236, Pierre accompagne sa nièce, Eléonore à son mariage à Canterbury (14 Décembre). Les quatre filles de Béatrice, la sœur aînée de Pierre, mariée au comte de Provence, seront toutes reines par mariage.

3 Le roi Henri III d'Angleterre donne à Pierre l'« honneur » ou « comté » de Richmond, le 6 mai 1241. Le titre et surtout les droits seront d'ailleurs contestés par le duc de Bretagne. Pierre reçut également des privilèges, libertés et des terres comme l'honneur d'Aquila dans le duché de Lancaster dans le Sussex, d'autres dans le comté d'Essex et dans le reste de l'Angleterre dans les comtés de Norfolk, de Suffolk, de Lincoln et Hereford. En septembre, il obtient l'« honneur » d'Eagle (Lincolnshire), la terre des confins du comté de Surrey (*Earl Warenne in Sussex and Surrey*), et le château de Lewes, dans le Sussex de l'Est. Deux mois après, il reçoit celui de Rochester, dans le Kent, et est nommé gouverneur des Cinq-Ports. Il semble avoir obtenu une quarantaine de manoirs dont celui d'Aldeburg en 1247, ainsi que la garde de plusieurs châteaux dont celui d'Hasting dans le Sussex en 1262 ou encore celui de Douvres. Il reçoit aussi un terrain dans Londres où est édifié un hôtel particulier, l'*Hôtel de Savoie ou Savoy*. En 1266, le roi remet l'honneur de Richmond à Jean I<sup>er</sup> le Roux. En compensation, Pierre semble avoir obtenu des terres et châteaux dans le reste de l'Angleterre. Lors de son décès, la plupart de ses possessions anglaises reviennent à sa nièce, la reine consort Eléonore.



***Représentation de l'hôtel de Savoie au bord de la Tamise, d'après un document ancien.***

Mais le pays de Savoie n'est pas oublié et lors de nombreux aller-retours une politique d'achat permet à la famille de Savoie d'étendre sa présence dans le Viennois. Pierre a déjà acquis le surnom de petit Charlemagne pour ses actions contre le Saint Empire Romain Germanique qui jouxte au nord, le pays de Vaud.

Pour Pierre, qui laisse l'Angleterre, pas d'esprit de revanche, sa nièce est toujours reine, et conforter le comté de Savoie est une tâche ardue dans un environnement politique agité par un roi de France conquérant, un Dauphin rêvant de reconstruire le duché de Bourgogne, l'empereur du Saint empire romain germanique, lointain mais attentif à sa frontière sud avec le pays de Vaud. Le comté de Savoie, géré par son frère le comte Amédée IV, doit lutter pour sa survie car sa seule vraie richesse, le contrôle des cols Alpins entre les pays du Nord et les pays latins donne des envies de pouvoir et de rentrées d'argent, à tous ses voisins. Et il y a aussi cette frontière mouvante, mal définie dès la création des deux états, entre Dauphiné et Savoie source de nombreuses escarmouches. En Novembre 1248, l'écroulement du Mont Granier avait punis en les engloutissant<sup>4</sup>, ces paysans qui avaient fait allégeance au Dauphin, mais cet avertissement divin était déjà oublié. Et Pierre s'inquiète d'avoir marié au Dauphin, en 1261, sa fille unique Béatrice à qui reviendra le Faucigny<sup>5</sup>. Le contrat de mariage est source de conflits. Effectivement, dès le décès de Pierre comtes et dauphins revendiquent le Faucigny qui devient pour un siècle, pomme de discorde entre Savoie et Dauphiné, une enclave Dauphinoise au cœur de la Savoie. Comme si les relations difficiles avec les évêques genevois et les délicates questions de frontières ne suffisaient pas. Tout cela est bien complexe, mais la maison de Savoie a de nombreux atouts, d'abord les frères de Pierre, évêques bien renseignés et fidèles à leur famille. En 1245, au premier concile œcuménique de Lyon, Philippe, frère de Pierre, est élu archevêque de la ville de Lyon et assure en grande partie les frais du concile de 1245. Les papes et les comtes de Savoie seront alliés pour un temps dans la diplomatie de l'époque.

Le comte Thomas I, le père de Pierre, est mort en 1233 et son fils aîné Amédée IV lui succède, mais meurt en 1253 en laissant le comté à son fils Boniface âgé de 9 ans dont la mère, Cécile des Baux aidée de Thomas II évêque puis comte de Maurienne (un autre frère de Pierre), assurera la régence.

Mais l'imbroglio des familles régnautes et la lutte entre guelfes, pour le pape, et gibelins, pour l'empereur, conduit en 1263, le jeune Boniface de Savoie à vouloir venger son oncle Thomas II de Piémont, tué par le parti des guelfes qui triomphe à Turin. Le combat est inégal et Boniface est blessé et fait prisonnier.

Le comte de Savoie, meurt à 19 ans en captivité, sans descendance, ses domaines sont confiés à son oncle Pierre II de Savoie, la loi de primogéniture au second degré n'étant pas encore établie.

---

<sup>4</sup> L'écroulement de 20 millions de m<sup>3</sup>, glissant dans la plaine sur un coussin de vapeur s'étendit sur près de 8 km.

<sup>5</sup> Par contrat de mariage le Faucigny restait dans la famille de son épouse Agnès de Faucigny et revenait directement à sa fille Béatrice, qui se maria au Dauphin et Faucigny sera Dauphinois au cœur de la Savoie. Béatrice sera appelée la Grande Dauphine.

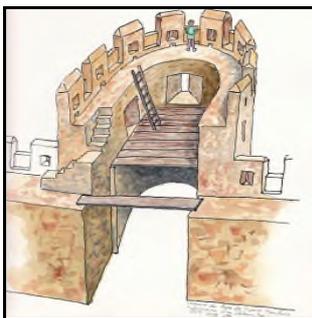
Le corps de Boniface de Savoie est racheté et porté en l'église de Saint-Jean-de-Maurienne au sépulcre de ses prédécesseurs. Le premier acte de Pierre, nouveau comte, est de convoquer ses barons pour former une armée capable de combattre contre les guelfes qui avaient vaincu son neveu Boniface. Pierre passe les Alpes, assiège Turin et châtie les révoltés piémontais qui avaient tué son neveu.

Gérer et avoir la paix est une tâche difficile, il faut être physiquement solide pour parcourir à cheval tout un domaine, qui du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest n'a que des ennemis.

La vallée du Rhône, voie de passage Nord-Sud est un peu à cette époque, le centre du monde<sup>6</sup> et la ville de Lyon serait une belle ville Savoyarde, mais elle est fière et ses marchands ne veulent point de tutelle. Cependant Pierre peut compter sur son frère Philippe qui est archevêque laïc de Lyon. Quelques manœuvres habiles vont suggérer aux moines de Bonnevaux, sans doute en difficultés financières, de vendre la Grange de Péranche<sup>7</sup>, vaste domaine qui jouxte le village de Saint Georges d'Espérance que Pierre vient d'acheter aux sieurs de Beauvoir très affaiblis financièrement au retour de la croisade. De Septème à Saint Quentin-Fallavier, c'est donc un domaine agricole de qualité, et possédant des filons de fer comme à Saint Quentin. Pierre a acheté en 1251 le château de Fallavier qui sera géré par Humbert de Briord jusqu'en 1268 quand Philippe, qui succède à Pierre, le gèrera directement. En 1256, lors de l'achat d'une terre à Charantonay près de Saint Georges, Pierre est cité comme Seigneur de Saint Georges.

Au XII<sup>ème</sup> siècle, Saint Georges d'Espérance est une petite bourgade<sup>8</sup> sur une colline facilement défendable, autour d'un château mentionné dans une bulle du Pape Pascal 2 en 1107. A cette époque les châteaux sont en bois et le village, l'actuel Fond de Ville et sa cité abbatiale, entouré d'une simple palissade.

Le domaine des Comte de Savoie est vaste, mais morcelé et il faut le défendre. Pierre qui a limité au Nord le pays de Vaud les visées des empereurs germaniques sait comment faire en construisant des places fortes bâties autour d'un château-fort. (Yverdon, Romont...) La notion de ville nouvelle attire une population active, corvéable et soumise à l'impôt et ainsi la ville nouvelle de Saint Georges d'Espérance est créée<sup>9</sup>. Dès 1248, la construction d'un mur d'enceinte est lancée. La topographie des lieux commande le périmètre approximatif de la ville<sup>10</sup>, les terrassiers creusent et remblaient pour que les charpentiers élèvent d'abord une solide palissade pour protéger le site jusqu'à la construction d'une muraille permanente en pierre. Un jeune ingénieur-architecte, Maître Jacques, arrive à Saint Georges vers 1265 et reprend le dessin des murs d'enceinte pour l'adapter à sa propre conception, qu'il reprendra aussi pour de nombreuses autres villes. (Caernavon, Conway...) La muraille est conçue comme



une série de sections indépendantes, mais qui peuvent communiquer au niveau du chemin de ronde, car en arrière de chaque tour il y a une passerelle de bois qui est le seul passage entre deux sections. Si la muraille est envahie en un point, les défenseurs n'ont qu'à enlever les passerelles à chaque extrémité de la section de mur pour forcer l'ennemi soit à descendre à découvert l'escalier qui s'appuie sur la face interne du mur, soit à faire demi-tour. La muraille de Saint Georges comporte des tours limite de section, mais aussi au moins, une tour avec garnison défendue par une herse et avec des archères, une partie de cette tour est encore visible de nos jours.

6 Les papes seront plus présents à Lyon qu'à Rome dans cette période.

7 Le domaine de la Grange de Péranche, estimé à 5000 ha, comprend de nombreux bâtiments. Deux granges de cette époque subsistent encore, celle du Guillolet tout près de Saint Georges et celle de Bonnefamille.

8 Le plus ancien texte citant Saint Georges date de 857 notant les limites entre Saint Georges et Charantonay.

9 Juste à côté du vieux village qui deviendra le Fond de ville de Saint Georges, la ville nouvelle se développant vers le château.

10 Des clichés aériens des années 1950 montrent bien le Saint Georges intra-muros du XIII<sup>ème</sup> siècle qui depuis s'est bien étendu.

La construction de cette muraille permet de reconnaître l'aptitude des sols à supporter des fondations importantes et d'ouvrir des carrières dans ce matériau facile à tailler qu'est la mollasse, grès argileux plus ou moins fragile et résistant assez bien aux attaques climatiques, pluies et gels et facile à travailler. La construction du mur d'enceinte entraîne des travaux de terrassement qui vont redéfinir la topographie et préparer l'emplacement de ce nouveau château qui sera à un point haut et entouré de douves. Celles-ci, alimentées par des sources issues du plateau du Revoireau sont contenues par des remblais qui ferment des petits talwegs et feront aussi des réserves à poissons pour varier les menus.

Le mur fort suit approximativement une courbe de niveau en haut des talus, mais à un endroit, pour des raisons d'alignement, il est fondé en pied de talus et est donc très haut. Curieusement il est construit en savoyardeaux, grosses briques<sup>11</sup> d'argile cuite, alors que les autres parties sont en blocs taillés de mollasse. C'est peut être une reconstruction après un éboulement local ?

En 1264, Pierre est devenu comte de Savoie et il va œuvrer directement pour la Savoie.

Lors des constructions des châteaux du pays de Vaud<sup>12</sup>, Pierre a remarqué ce jeune architecte<sup>13</sup>, alors à l'école de son père Maître Jean, et dès 1265, Maître Jacques<sup>14</sup> ce fils prodige se prépare à rassembler hommes, outils et matériaux pour cette grande entreprise. Car le château voulu par Pierre est hors norme, plus imposant que celui de Chillon où Pierre aime séjourner. Le nouveau château reprend le plan basique des « carrés savoyards » mais de bien plus grande taille. Dans ses murs une véritable petite armée peut loger, car il faut assurer la sécurité de ses habitants. Avec le nouveau modelé du terrain, l'emplacement du château est choisi avec soin, et pour limiter les terrassements, les fondations des différentes parties du château ne sont pas au même niveau, mais reposent toutes sur l'épaisse couche de limon. Pour alimenter le château, deux puits sont forés dans l'enceinte et atteignent les couches de sable aquifère de faibles épaisseurs sous la couche de limon. De ce fait le débit de ces puits, comme celui des sept autres puits du village, est faible et les douves seront des réserves importantes d'eau, très appréciées en cas d'incendie. L'emprise du futur château est grande. On connaît avec assez de précision celle des bâtiments entre les quatre tours, de l'ordre d'un demi hectare, et si l'on ajoute douves et lices, l'emprise de la fortification atteint au moins trois hectares.<sup>15</sup>

Pierre qui croit en son projet achète en Janvier 1267, à Guillaume de Beauvoir les bois des Blaches, car la construction demande énormément de bois. (poutres, solives, planchers, machines...). Cette année, Maître Jacques termine des travaux à Yverdon.

Les relations entre Pierre de Savoie et Jacques sont très bonnes, Pierre a l'ambition d'avoir un château nouveau, à la fois château et palace et Jacques comprend qu'il peut saisir cette chance de faire une œuvre exceptionnelle. Pour bien arranger les choses, l'argent ne semble pas un problème pour Pierre, car un château coûte cher, très cher. Le plan dressé en 1897 par l'ingénieur Chabord montre l'ampleur du bâti pouvant abriter, suivant les usages de l'époque jusqu'à un millier de personnes. Le château est complètement entouré de douves. Des travaux récents ont montré que ces douves étaient habillées de murs, comme aux châteaux de Ruddland ou de Villandraut construits sous la conduite de maître Jacques.

Le 11 Juillet 1267, Philippe, frère de Pierre renonce à ses droits ecclésiastiques sur Lyon et épouse la comtesse Adélaïde de Bourgogne. C'est une anticipation de la succession de Pierre, pas très bien portant.

---

<sup>11</sup>Les savoyardeaux (1x.5x.25 pied) utilisent de l'argile locale, assez abondante ; On retrouve ces briques dans tout le village.

<sup>12</sup> Châteaux d'Yverdon, Champvent, Romont.

<sup>13</sup> En 1266, Maître Jacques travaille, entre autres, à Chillon

<sup>14</sup> Maître Jacques de Saint Georges est reconnu par l'UNESCO comme un des plus grands architectes militaires de son temps.

<sup>15</sup> En calculant la surface du quadrilatère exinscrit aux châteaux on obtient les estimations suivantes : Harlech un peu plus de 2000 m<sup>2</sup>, Conway environ 3600 m<sup>2</sup>, St Georges 5000 m<sup>2</sup> et Caernavon presque 10000 m<sup>2</sup>. Les deux châteaux princiers sont les plus grands. Le château du Louvre de Philippe le Bel est inscrit dans un carré de 70 m de côté.



*Le parement en pierre des douves à Saint Georges*



*Ceux du château de Ruddland*

A cette époque, le château et la ville étaient conçus comme des instruments de conquête territoriale mais chacun avait une fonction précise. Le château et la muraille entourant la ville étaient essentiellement des ouvrages défensifs. Tout leur rôle offensif réside dans leur position le long de routes importantes pour les communications et aussi, dans une certaine mesure, dans leur aspect imposant. Le château protège la nouvelle ville.



*Perspective du village de Saint Georges d'Espéranche vers 1300.*

La ville de Saint Georges, une fois agrandie, riche et prospère, doit offrir de nombreuses possibilités économiques et sociales, inconnues auparavant, pour les gens de la région. En éliminant peu à peu le besoin et le désir de s'affronter militairement, la ville, à la différence du château, doit contribuer à la paix. C'est dans cet esprit que les comtes de Savoie octroient aux habitants de Saint Georges une des toutes premières chartes de franchise afin de donner à leurs sujets assurances et position de force dans leurs tractations commerciales.<sup>16</sup>

Dès que les travaux de remodelage du terrain furent bien avancés. Maître Jacques et ses collaborateurs préparèrent le plan du château. Dans son projet de fortification, Maître Jacques utilise plusieurs solutions appliquées dans d'autres châteaux où il avait déjà œuvré. La disposition classique du château consistait en une série d'enceintes concentriques de plus en plus petites et de plus en plus fortes.<sup>17</sup>

<sup>16</sup> Par exemple, les habitants de Saint Georges ne peuvent être jugés en cas de délit, que par leur Seigneur.

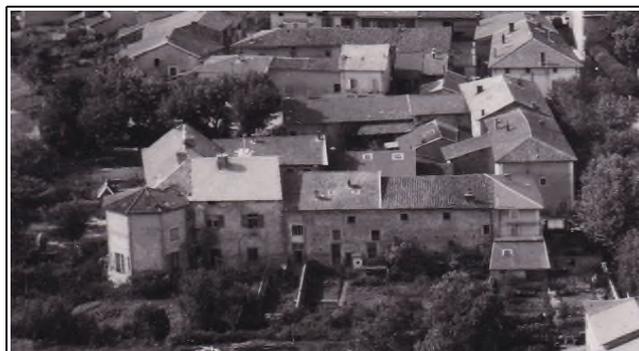
<sup>17</sup> Le château de Beaumaris, au pays de Galles, construit par Maître Jacques, est l'exemple le plus réussi de ce concept d'enceintes concentriques.

L'espace central ou cour du château était entouré par une haute muraille, la courtine intérieure, à l'extérieur de cette dernière se trouvait la basse-cour et le verger qui devint un jardin d'agrément, puis les douves, elles-mêmes entourées de murs en pierre, puis au-delà, sans doute des lices extérieures, zones dénudées pour mieux surveiller et identifier ceux qui approchent le château. Les murailles du château étaient flanquées de quatre tours octogonales de même taille qui permettaient aux soldats de surveiller tout le périmètre du bâtiment. Le choix de tours octogonales est symbolique, la forme de ces tours marque l'usage politique du château qui par sa prestance indique un lieu de pouvoir et ce sera souvent le château de résidence des comtes de Savoie.

Dans la courtine Nord, une porte avec un pont levis défend l'entrée.



***Reconstitution du château vu de l'Est***



***Les restes du château côté Est en 1950, un étage a été supprimé et la tour tronquée de moitié.***

Avant même d'avoir fini les plans, Maître Jacques commence à engager la main-d'œuvre. Il s'adresse aux seigneurs de plusieurs villages en indiquant le nombre et la qualification des ouvriers recherchés. Au plus fort de la construction, il y avait plus de 2 000 travailleurs, carriers, tailleurs de pierre dont les signatures sont encore visibles sur les pierres taillées, maçons gâcheurs de mortier, charpentiers, forgerons plombiers, terrassiers et des manœuvres. Chaque corps de métier est dirigé par un ou plusieurs contremaîtres qui à leur tour sont responsables devant Maître Jacques.

En même temps qu'il prépare le travail des ouvriers, il fait commander des outils en grande quantité, beaucoup sont en fer, pour le travail de la pierre comme du bois et peuvent être réparés chez un des forgerons.

Les premiers charrois amenant de pierres de molasse en provenance d'une carrière voisine arrivèrent. En même temps la courtine extérieure et les fondations des tours sont en chantier<sup>18</sup>. Le mortier qui sert à lier les pierres est un mélange de chaux, de sable et d'eau. On commence par construire les parements interne et externe de chaque mur, les pierres extérieures sont soigneusement ajustées et liées au mortier. Quand ces deux minces parements atteignent un mètre environ, l'intervalle est complètement rempli de blocage (mélange de cailloux et de mortier). C'est dans ce blocage que de nombreux conduits sont préservés, y compris les escaliers permettant d'accéder aux étages. Nombreuses cheminées et conduits d'air (chaud ?) parcourent les murs pour que ce château soit vraiment agréable à vivre, car c'est aussi une résidence princière.<sup>19</sup>

Pendant que les murs s'élèvent, les maîtres maçons vérifient sans cesse leur aplomb et leur horizontalité. De temps en temps, on intercale une assise de pierres bien plates pour continuer à bâtir sur une base bien horizontale.

A partir d'une certaine hauteur, un échafaudage temporaire en bois pour supporter les ouvriers et les matériaux est nécessaire. Il est fait de perches liées entre elles et fixées au mur par des pièces de bois entrant dans des trous (trous de boulins) laissés à dessein entre les pierres. Les trous de boulins, sur le

18 Comme vu sous les tours NE et SO, les fondations sont simplement de grandes pierres plates posées sur le limon.

19 Les ruines du château de Denbigh suivant un plan de Maître Jacques au Pays de Galles, et qui est aussi une résidence de cette époque, laissent apparaître tous ces conduits.

parement externe des murs et des tours, sont alignés en oblique, (échafaudages hélicoïdaux) ce qui, au moyen de planches clouées sur l'échafaudage, permet de réaliser des rampes pour tirer ou porter les matériaux lourds. L'échafaudage porte aussi des poulies pour hisser les matériaux plus légers et les outils. Une grue à cage d'écureuil est placée au sommet de chaque tour en construction et s'élève avec la tour.

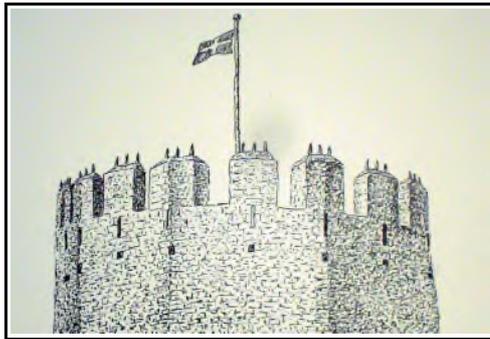
Dès qu'une portion du mur du château atteint le niveau du chemin de ronde, on construit son couronnement avec alternance de parties hautes (merlons) et de parties basses (créneaux). Les merlons contiennent chacun une archère, mince fente verticale à travers laquelle un soldat peut tirer ses flèches tout en restant à l'abri. Les créneaux permettent de jeter des projectiles sur l'ennemi. Chaque merlon est surmonté de trois pointes de pierre (pinacles) pour donner plus de majesté à l'édifice. Juste sous chaque archère se trouve un trou carré, le trou de hourd. En temps de guerre on place dans ces trous des solives pour supporter temporairement une galerie en bois (les hourds) du haut de laquelle on peut envoyer avec plus de précision projectiles et flèches vers la base des murs.

Les travaux de construction s'arrêtent en décembre parce que le gel risque de faire éclater le mortier humide. Le sommet des murs inachevés est alors protégé par une couche de paille et de fumier et beaucoup d'ouvriers retournent chez eux pour le reste de l'hiver. Les quelques centaines qui restent à travailler sous des hangars préparent le matériel et les outils nécessaires à la reprise du chantier au printemps.

A la fin du mois de mars suivant, la plupart des ouvriers sont revenus et le travail reprend exactement là où il s'était arrêté.



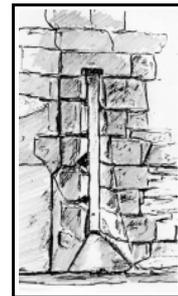
**Coussiège**



**Tour avec merlons surmontés de trois pinacles**



**Pont-levis**



**Archère**

Dans les murs du château, il y a en général deux sortes d'ouvertures, des fenêtres et des archères, derrière chaque ouverture, une embrasure est ménagée dans l'épaisseur du mur. Derrière une archère, l'embrasure a une forme de coin pour permettre à l'archer de viser aisément dans toutes les directions. Comme les fenêtres sont la seule source de lumière naturelle, leurs embrasures ont souvent la taille d'une petite pièce avec des sièges maçonnés dans le mur de part et d'autre de la fenêtre. Pour des raisons de sécurité, les fenêtres proches de la base des murailles et des tours sont très étroites tandis que celles qui étaient au sommet sont très larges. L'usage des fenêtres à meneaux se généralise sur les façades intérieures du château.

Toutes les fenêtres sont protégées par des grilles de fer et peuvent être fermées par des volets de bois. Dans les pièces d'habitation elles reçoivent aussi les vitres.

Chaque tour n'a que deux entrées : la première, en bas, donne dans la cour intérieure ; la seconde, au sommet, ne communique qu'avec le chemin de ronde au cas où la cour aurait été envahie, les deux ouvertures peuvent être condamnées par de lourdes portes en bois.

Chaque tour contient trois salles superposées reliées par un escalier en spirale bâti dans l'épaisseur du mur de la tour. Cet escalier dépasse le niveau du chemin de ronde de la tour pour atteindre le sommet de la tour, dans une échauguette. La tour est surmontée d'une toiture couverte en feuilles de plomb ou en lauzes sur une charpente conique dont les solives s'encastrent dans une rainure, sur le bord interne du chemin de ronde.

Le grand corps de bâtiment à l'est, présente au rez-de-chaussée une immense salle voutée qui sert en général à stocker des vivres qui permet au château de se suffire à lui-même en cas de siège, mais surtout à nourrir les nombreux convives quand la cour de Savoie séjourne au château. Les autres salles servent soit au travail soit à l'habitation. Le sol du rez-de-chaussée est en terre battue sur ce fameux limon et le sol des autres pièces est fait de planches de bois clouées sur de grosses poutres de chêne allant d'un mur à l'autre du bâtiment à la hauteur voulue. Les poutres peuvent être encastrées dans le mur dès la construction ou portées par des pierres en saillie, les corbeaux.

Une fois la construction hors d'eau, on achève les salles du dessous. Elles sont chauffées par les nombreuses cheminées qui ont été ménagées dans les murs pendant la construction, dont les conduits qui évacuent la fumée jusqu'au sommet de la construction.

Pendant le jour, les fenêtres fournissent presque tout l'éclairage et la nuit, la lueur du foyer est renforcée par des lampes à huile et des chandelles qui sont en général placées sur des consoles insérées dans le mur tout autour de la salle. Les murs sont couverts d'une épaisse couche d'enduit et ornés de peinture faites au pochoir, de tentures de toile peinte ou des deux. Les sols, y compris au rez-de-chaussée sont couverts de joncs et d'herbes odorantes qui sont balayés et remplacés chaque mois.

Dans une des tours, une salle creusée dans le limon, sous le rez-de-chaussée sert de cachot. On ne peut y accéder que par une trappe dans le plancher du rez-de-chaussée. Seule une mince fente dans l'épaisseur du mur éclaire le cachot.

La chapelle est placée dans le bâtiment au pied de la tour sud-est et son ouverture est tournée vers l'est, vers Jérusalem. Au lieu d'avoir deux salles au-dessus du rez-de-chaussée, elle n'en a qu'une, haute de deux étages. L'abside qui abrite l'autel de la chapelle tient dans la niche de la grande fenêtre à l'Est qui est garnie de vitraux de couleur. De l'autre côté de la chapelle, dans l'axe de l'abside, une deuxième niche est aménagée dans le mur de la tour, mais au niveau du deuxième étage seulement, c'est de cette tribune que le seigneur des lieux et sa famille assistent aux cérémonies tandis que le reste des fidèles doit rester debout sur le plancher de la chapelle.

Les nombreuses latrines du château sont situées dans les courtines et desservies par d'étroits passages. Elles sont éclairées par une petite fenêtre ou une archère. Le siège consiste simplement en une dalle de pierre percée d'un trou rond. Les latrines de la courtine intérieure sont souvent groupées au-dessus de conduits verticaux ménagés dans le mur ou plaqués contre lui, ces derniers débouchent au pied du mur dans une fosse qu'il faut vidanger périodiquement, ou se jettent directement dans les douves. C'est une des innovations de Maître Jacques.

Mais en ce mois de Mai 1268, Pierre qui visite un de ses autres châteaux meurt à Pierre-Châtel, en Bugey, le 16 du mois. Il a 65 ans. Son épouse Agnès meurt le 11 Août de la même année. L'inquiétude s'abat sur le chantier. Mais très vite on apprend que Pierre a tout prévu et il a désigné comme son successeur, son frère Philippe qui a abandonné la mitre de Lyon et devient Comte de Savoie. Dans ses testaments et codicilles, dont un deux jours avant sa mort, n'ayant pas de descendant mâle, Pierre déroge à la tradition et transmet à son frère le comté et non pas à sa fille, Béatrice de Faucigny mariée au Dauphin. De Lyon, Philippe arrive rapidement à Saint Georges et confirme les volontés de son frère et même les prend à son compte et quand il sera terminé, le château de Saint Georges sera son lieu de résidence préféré. Pierre a aussi prévu que si Philippe n'a pas d'héritier mâle son neveu Amédée<sup>20</sup> deviendra comte de Savoie.

En 1270, la construction du château est bien avancée et un châtelain s'y installe. Alors les dernières constructions importantes dans les fortifications de la ville sont les portes. Elles sont conçues et bâties avec le plus grand soin car ce sont les parties les plus vulnérables de la muraille. Saint Georges possède quatre portes. La plus imposante est celle du Mézet, qui au Nord, contrôle le chemin vers Lyon. Une rampe assez raide, sous la muraille et surveillée par une tour donne accès à la porte. A l'Ouest la porte de Septème se dresse au bout d'une rampe non moins raide. Les deux autres portes, près de la muraille

---

<sup>20</sup> Amédée V de Savoie dit « le Grand », né en 1249 au château du Bourget et mort à Avignon le 16 octobre 1323, sera comte de Savoie, prince d'Empire. Il est le fils de Thomas II de Piémont, un des frères de Pierre et Philippe.

du château sont défendues depuis cette muraille et les tours, elles sont séparées du château par les douves.



### ***Les portes de Saint Georges (Mézet , Mézet et Septème)***

Au-dessus de chaque porte, une succession d'arcs en pierre soutient une salle placée au-dessus de la route. Depuis cette salle on peut abaisser une lourde grille de bois, la herse, pour bloquer le passage. La herse coulisse dans des rainures taillées dans le mur. L'extrémité de chaque poutre verticale de la herse est taillée en pointe et ferrée ; pour plus de solidité, la herse est aussi plaquée de fer à l'extérieur. D'épaisses portes de bois, elles aussi renforcées de ferrures, font suite à la herse. Les battants peuvent



### ***La porte à herse et une des deux archères de la tour du mur d'enceinte restante.***

être bloqués par une lourde poutre ou barre qui passe à travers la muraille, au rez-de-chaussée, et vient s'encastrier dans un trou de la muraille opposée. Des archères ménagées dans le rez-de-chaussée des tours permettent de surveiller complètement les abords de l'entrée.

A la fin de 1271, la muraille de la ville est à peu près finie. Comme la ville est plus sûre, sa population augmente, outre les paysans qui cultivent la campagne environnante, beaucoup de marchands et d'artisans avec leurs familles viennent s'installer à Saint Georges où la présence intermittente de la cour de Savoie laisse espérer de bonnes affaires lors des marchés et des deux foires. Ils serrent leurs maisons pour conserver le plus possible de pâturages et de champs à l'intérieur des murailles. La lutte avec le Dauphin est source d'inquiétude, mais Saint Georges ville beaucoup trop puissante ne sera jamais attaquée.

Il n'y avait pas de trottoirs et les façades s'alignaient le long des rues sans pavés. Les premières maisons étaient groupées près des puits et des portes. Par la suite, elles se répandirent le long de toutes les rues. Le plan de la ville nouvelle de Saint Georges entre la vieille ville, le Fond de ville, et le château s'ordonne autour de trois rues comme dans de nombreuses villes neuves de cette époque<sup>21</sup>.

Toutes les maisons étaient construites en pan de bois, c'est-à-dire qu'il y avait une armature de poutres, généralement en chêne, les intervalles étaient remplis au moyen d'un lattis de tiges et de joncs et de torchis pour le rendre plus solide et boucher les trous. Les toits étaient couverts de bardeaux de bois ou

<sup>21</sup> Comme à Yverdon au pays de Vaud et à Caernavon au pays de Galles

de chaume. Au rez-de-chaussée, comme à l'étage, le sol était de terre battue, couverte de jonchée. Un seul foyer fournissait la chaleur et aussi la lumière, car les fenêtres étaient très petites et généralement garnies de peau de chèvre ou de mouton huilée.



***Echoppe, magasin***



***Enseigne de bourrelier***



***Forge***

La plupart des commerçants de Saint Georges, comme Jean le maître cordonnier ou Olivier le maître drapier, fabriquaient et vendaient leurs marchandises chez eux. Les ateliers et les boutiques étaient placés au rez-de-chaussée du côté de la rue. Le jour, les volets de bois s'ouvraient vers l'extérieur, le battant inférieur s'abaissait et servait de comptoir pour disposer la marchandise tandis que la partie supérieure relevée formait un auvent. Les boutiques qui vendaient des produits de la campagne, du poisson des étangs alentour, du vin, étaient souvent à proximité des portes par lesquelles ces denrées étaient amenées.

Quand il y eut plusieurs centaines d'habitants à Saint Georges, la ville devint officiellement une paroisse et reçut un prêtre. Peu après son arrivée, ce prêtre commença à diriger la construction d'une église sur une parcelle donnée par le seigneur. C'était un des seuls bâtiments de la ville nouvelle avec un soubassement de pierre<sup>22</sup>, le plus important pour la vie sociale. Les citadins manifestèrent leur gratitude pour cette église en versant de généreuses contributions ou en y travaillant gratuitement, ce qui n'était pas un mince sacrifice pour des gens qui vivaient de peu. Quels étaient alors les relations entre la cité abbatiale, les cisterciens de Bonnevaux, l'église nouvelle, l'abbaye Saint Pierre de Vienne ?

La porte extérieure du château, celle qui traversait la courtine Nord, était défendue de la courtine et elle était équipée en plus d'un pont-levis. Cette plate-forme, charpente en chêne, était conçue pour basculer autour d'un axe qui était inséré dans des trous à la base des murs, de part et d'autre du passage. Ce pont était ajusté sur l'axe, une extrémité menant vers la cour, l'autre extrémité franchissant la douve. L'extrémité interne du pont, plus courte, était lestée d'un contrepoids et lorsqu'on enlevait les cales, elle plongeait dans une fosse spéciale qui avait été creusée sous le chemin. En même temps, l'autre extrémité se relevait et coupait le passage au-dessus de la douve. Pour la rétablir, il fallait de nouveau abaisser le pont-levis avec un cabestan et caler le contrepoids. Ce modèle utilisé par Maître Jacques dans plusieurs de ses châteaux n'était peut-être pas celui de Saint Georges, plus rustique car l'entrée du château était dans la ville, déjà protégée.

Une fois la porte finie, on commença les constructions dans la cour intérieure qui était désormais à l'abri. Le baraquement qui abritait la garnison fut le premier des bâtiments provisoires à être remplacé. Le nouveau bâtiment, construit en pan de bois, avait un étage et un toit de tavaillons. L'étage servait de chambrée aux soldats tandis que le rez-de-chaussée se partageait entre écuries et magasins. L'un de ces derniers contenait une grande partie de l'armement qui avait été acheté à grand prix. Les forgerons avaient leurs ateliers à côté du casernement et se chargeaient de toutes les réparations dont les armes avaient besoin.

Le plus important des nouveaux bâtiments de la cour allait être la grande salle qui servirait de réfectoire et de lieu de réunion pour toute la population du château, la grande salle du château étant réservée aux rencontres officielles.

<sup>22</sup> La cité abbatiale était en brique, peut être considérée comme étant en pierre.

Maître Jacques installa cette nouvelle salle dans un angle de la cour intérieure à l'ouest. Un mur en pierre parallèle à la courtine ouest était percé de grandes fenêtres et d'une porte. Dans ce mur nouveau qui formait un côté de la salle étaient ménagés une grande cheminée et un passage vers la cuisine. Il y avait déjà deux autres cheminées construites dans la courtine où les maçons avaient installé une rangée de consoles à quelque 2,50 m du plancher pour supporter la toiture. Dès que le mur fut fini les charpentiers commencèrent la toiture. Elle devait reposer sur une série de bâtis en bois, les fermes, qui franchiraient toute la largeur de la salle. Pour plus de solidité, chaque ferme était arquée en dessous et pointue au sommet. D'abord on dressa sur chaque console un poteau de bois et on le fixa au mur. Ensuite les éléments soigneusement taillés de chaque ferme furent assemblés et hissés à leur place, les extrémités reposant sur deux poteaux opposés. Les fermes furent reliées entre elles à leur sommet et recouvertes de planches et de feuilles de plomb. Une fois la toiture bien étanche, les murs intérieurs furent enduits et peints et les fenêtres reçurent leurs vitres.

Dans l'autre angle de la cour intérieure, près de la tour Nord-Est, se trouvaient les annexes de la cuisine. Elles contenaient des fours pour cuire le pain, des cheminées spéciales pour rôtir et pour fumer la viande, et une grande réserve pour le vin. Un grand évier de pierre était aménagé, l'eau y arrivait directement depuis un réservoir placé en haut de la tour d'angle. La toiture reposait sur des poutres encastrées dans les murs.

Quand, en octobre 1271, les murs et les tours du château furent finis, toute la construction fut blanchie à la chaux. Elle paraissait ainsi avoir été sculptée dans un seul bloc colossal de pierre, la grande impression de puissance qui s'en dégageait en était encore renforcée. Et déjà des visiteurs de grande renommée s'annonçaient.

Le comte Philippe était fier de son château qu'il habitait le plus possible, ne se déplaçant qu'avec de fortes raisons. Malade d'hydropisie, il préférait la sédentarité. Du château partaient de nombreux messagers et aussi des collecteurs d'impôts car il fallait sans cesse améliorer d'autres places fortes. Maître Jacques parcourait lui aussi tout le comté pour définir et contrôler tous ces travaux de fortification. On le retrouve ainsi à La Côte Saint André, Voiron, Montmélian (23/8/1271), Belley, Salin, Châtillon sur Chalaronne, au pays de Vaud, où certains de ses travaux sont encore visibles. Ces messagers apportaient des nouvelles, et aussi annonçaient des visites.

En 1272, Philippe est heureux de marier son protégé, le futur Amédée V qui lui succédera, à Sibille de Bagé qui apporte en dot la Bresse au comté de Savoie.

À la Saint Jean 1273, au retour de la croisade le jeune roi d'Angleterre, Edouard 1<sup>er</sup> s'arrête pour deux semaines à Saint Georges. Fêtes et banquets se succèdent, Philippe qui est l'oncle du roi, reçoit ce futur monarque avec fastes et lui fait découvrir dans le détail son nouveau château. Le roi est guidé par Maître Jacques avec des échanges techniques importants car le roi rapporte de Palestine toute la technique militaire des croisés, comme le Krak des Chevaliers, et aussi celle du royaume de Naples qu'il vient de traverser en s'arrêtant au « castel del Monte » œuvre étonnante de l'Empereur Frédéric II. Cette confrontation de savoirs est très enrichissante pour les deux hommes qui s'apprécient d'emblée. La seconde semaine le comte Guillaume de Tournon se présente au château et demande à être reçu par le Roi. Il vient quérir son pardon pour l'emprunt d'un radeau, jamais rendu, quand le roi, passant par Tournon, se rendait à Aigues-Mortes en 1270 pour rejoindre Saint Louis lors de la dernière croisade. Edouard en avait été fort irrité, et à la demande de Guy, archevêque de Vienne et d'Alix de Savoie, l'épouse de Philippe, le roi fini par accorder son pardon et Guillaume se déclare aussitôt son vassal.

En Septembre 1273, le pape Grégoire X est au château de Saint Georges pour préparer le grand concile œcuménique de 1274 à Lyon. Ce très grand concile dure des mois, échoue à réconcilier Rome et Constantinople, et après sa clôture, le Pape séjournera encore au château de Saint Georges.

Pour sécuriser la liaison entre Saint Georges et la Savoie, en évitant les terres du Dauphin, Philippe fonde la ville neuve de la Côte Saint André, y fait construire un château et renforce les défenses de la ville de Voiron, avec Maître Jacques comme architecte dont la lettre de mission, faite à Chillan, est datée du 14/05/1274.

A la Noël 1274, parmi les invités de Philippe, un des grands seigneurs d'Angleterre, Otto de Grandson, ce qui traduit la persistance des liens établis depuis des décennies entre la Savoie et l'Angleterre.

Un règlement pour les limites des territoires des châteaux de Septème, Beauvoir et St Georges d'Espéranche signé par François de Bernin et Antoine de Tournon, juge et bailli du Comte de Savoie, est rédigé le 19/07/1276 à Saint Georges. D'autres mariages princiers et actes divers sont prétextes de réjouissances au village.

En Angleterre dès 1276, Edouard 1<sup>er</sup> engage la conquête du pays de Galles et Amédée participe à la bataille de Montgomery au côté du roi. Le traité de Conway en 1277 annonce la campagne de construction des châteaux gallois et en Mars 1278 un document atteste de la présence de Maître Jacques en Angleterre, sous le nom de Master James of Saint Georges. Edouard 1<sup>er</sup> s'est souvenu de Maître Jacques et il va lui confier la maîtrise d'un vaste programme de construction de château dans lequel il va s'investir, jusqu'à sa mort en 1309, en donnant le plus bel exemple d'architecture militaire de l'Europe, comme le reconnaît l'UNESCO en plaçant quatre de ses châteaux au patrimoine mondial de l'humanité<sup>23</sup>.

En 1280, la fille d'Amédée V, Bonne de Savoie, épouse Jean 1<sup>er</sup> Dauphin. On pourrait croire que tous ces mariages vont aplanir les différends entre familles régnantes, mais au contraire ils vont exacerber ces luttes pour quelques territoires et des suzerainetés. Le 24/09/1282 le dauphin Jean 1<sup>er</sup> meurt et sa succession échoit à Humbert de la Tour du Pin, qui refuse de reconnaître le comte de Savoie comme suzerain. Cinq guerres vont suivre (1283-86), (1289-1293), (1299-1314), (1323-34), (1352-55) où resurgit la querelle du Faucigny, les visées des évêques de Genève, l'appétit de l'empereur du Saint Empire Germanique pour les terres au Nord du pays de Vaud. Avec des fortunes diverses et des alliances à bascule ces guerres affaiblissent Savoie et Dauphiné et vont favoriser l'intégration (le transport) du Dauphiné à la France.

Dès 1282, Philippe fait face à une coalition des Habsbourg, du Dauphin et des seigneurs de Genève. Le traité de paix de Genève marque la fin de cette première guerre.

Le 15 Août 1285 Philippe meurt et son neveu Amédée V lui succède. Le 1<sup>er</sup> Octobre il entre à Genève et établit un traité de protectorat avec l'évêque. Il confirme la charte de franchises de Moudon et passe un accord avec les bourgeois de Genève qui s'organisent en véritable commune. Ce n'est qu'une trêve car dès 1286 la lutte reprend avec d'autres alliances. Nouveau traité de paix en 1287.

En ces temps compliqués, il faut s'assurer des espaces de paix et Amédée montre qu'il sait s'accommoder avec l'église comme lors de cette reconnaissance faite au château de Saint Georges le 28 Octobre 1286. Pierre, abbé de Saint André de Vienne promet à Amédée, comte de Savoie, de lui payer annuellement, à la Toussaint, 25 setiers d'avoine, mesure de Saint Georges, et de lui être fidèle et dévoué en reconnaissance de la sauvegarde qu'il accorde au monastère et à ses biens à Moidieu, Chatonnay, Gémens et Crézencia.

En 1288, acquisition du château de Pont-de-Beauvoisin, auquel Amédée V concède aussitôt une charte de franchises. En 1289, l'accord de 1286 (avec le duc de Bourgogne) est ratifié. Pont-d'Ain passe à la Savoie et Amédée V y fonde une ville neuve fortifiée. Les conflits de territoire pour des héritages contestés sont permanents et se rallument d'un bout à l'autre de la Savoie et se concluent par des traités (de paix ?) de durée très éphémère. Et il faut être sur le terrain pour faire valoir ses droits, souvent par la force. Des arbitrages sont parfois faits par des ecclésiastiques de haut rang.

En 1290, déçus de l'appui du comte de Savoie, les lyonnais se mettent sous la protection du roi de France, Philippe le Bel.

Entre 1289 et 1291 le conflit entre le comte de Genève et le comte de Savoie pour Chamonix et la vallée de l'Arve devient une guerre.

Amédée confirme la charte de liberté donnée aux habitants de Saint Georges en 1290. En 1290, il achète le château de Chambéry et y entreprend de grands travaux et vers 1300 y installera la chambre des comptes de Savoie, première institution d'une administration centralisée.

En 1294, Sybille de Baugé s'éteint au château de Saint Georges. Jacques, son curé, lui donne les derniers sacrements.

---

23 Châteaux de Caernavon, Conway, Harlech et Beaumaris.

En 1301, arbitrage de Charles de Valois entre le Dauphin et le comte de Savoie, toujours en guerre. De 1302 à 1304 Amédée V participe aux campagnes de Flandres et de Guyenne dans l'armée de Philippe le Bel. Cette participation montre le caractère belliqueux d'Amédée mais aussi sa volonté de se rapprocher du roi de France, cette puissante nation qui menace à l'ouest les territoires savoyards. Même à la guerre, il reste attaché à Saint Georges où est signé en 1303 un traité de paix entre les comtes de Savoie et de Genève.

En 1305 à Lyon a lieu le couronnement de Clément V qui s'est fait construire en Guyenne deux places fortes<sup>24</sup> par Maître Jacques sur le modèle du château de Saint Georges qu'il a sans doute visité.

En 1308, les Lyonnais en assemblée protestent poussés à la révolte par le nouvel archevêque Pierre de Savoie<sup>25</sup>. Le roi de France envoie la troupe.

1308 : Mort d'Amédée II de Genève. Lui succède Guillaume III, gendre du comte de Savoie Amédée V, qui entame une négociation générale avec son beau-père : « la paix perpétuelle » de St-Georges-d'Espéranche (23 Octobre).

1310 : Installation d'un nouveau chœur à Saint Georges, ce qui montre l'existence d'une belle église.

16 octobre 1311, début du concile de Vienne qui verra la condamnation des templiers par Clément V.

En avril 1312, un nouveau traité donne au roi Philippe le Bel, souveraineté et juridiction sur la ville de Lyon et le 21 Juin une charte est scellée par le roi de France, entre l'archevêque de Lyon et la ville de Lyon, complétée en 1320 par une charte de franchise (dite Sapaudine) qui est accordée aux Lyonnais par l'archevêque Pierre de Savoie.

La guerre Savoie-Dauphiné n'est pas terminée, le 4 Août 1321, Pierre de Verdon, bailli pour Amédée comte de Savoie, promet de ne faire aucun dommage à Guigues seigneur de Beauvoir, Beauvoir de Marc étant depuis toujours fidèle aux dauphins. Le 20 Mai 1322 Guigues seigneur de Beauvoir, en compensation de ses actes contre l'honneur d'Amédée comte de Savoie et surtout de Marie, comtesse de Savoie durant son séjour à St Georgium promet d'accroître son fief de Meyrieu, qu'il tient du comte.

Ce dernier texte montre que les dettes d'honneur ou de manquement à l'honneur peuvent entraîner bien des discordes qui finissent souvent par un conflit armé. Mais les comtes de Savoie qui succèdent à Amédée, qui meurt le 16 Octobre 1323 alors qu'il rend visite au Pape en Avignon, se détournent du Viennois et peu à peu la Savoie se développera sur le versant Est des Alpes en gardant la maîtrise des grands cols Alpains. Au Traité de Paris, en 1355, Saint Georges sera français, rejoignant le Dauphiné qui a été racheté par la France en 1349.

Depuis Charlemagne, empereurs, rois et comtes, tous de la même famille ou presque, rêvent de reconstruire l'Europe, mais leurs égos rendront impossible cette ambition qui se dissoudra dans des luttes stériles.

On retiendra cependant que Saint Georges d'Espéranche fut pendant plus d'un demi siècle le lieu du pouvoir savoyard et de sa magnificence avant que ce pouvoir soit transféré à la ville de Chambéry.



*Les douves du château de Saint Georges appelées : Les terreaux (vers 1910)*

24 Châteaux de Villandraut et Roquetaillade près de Bordeaux.

25 Pierre III de Savoie est nommé en 1308, archevêque de Lyon. Il refuse la domination de la France, mais s'inclinera devant l'armée française (1310). Son oncle, Amédée V lui conseillera d'accepter la tutelle française.

# Le général Lafayette et Saint Georges d'Espéranche

Le général Lafayette a traversé : 3 révolutions, 4 royautés, 2 républiques et 1 empire avant de mourir dans son lit à 77 ans. Quelle vie bien remplie et il est même passé par Saint-Georges où un carrefour porte son nom !

Voici un résumé de son histoire.



*Le marquis de Lafayette*



*Le château de Chavagnac*

Gilbert du Motier, marquis de La Fayette est né le 6 septembre 1757 à Chavagnac-Lafayette en Haute-Loire, Le château familial, maintenant propriété du conseil général de la Haute-Loire se visite. Son père, colonel aux Grenadiers de France est tué à l'âge de 26 ans à la bataille de Minden en Westphalie le 1er août 1759. Sa mère décède le 3 avril 1770 et, à 13 ans, il est un des plus riches héritiers de France.



**Le blason de Lafayette**



**Deux portraits de son épouse**

Son grand-père le fait venir à Paris pour une éducation militaire. Un mariage est arrangé avec une très riche héritière et à 17 ans il épouse Marie Adrienne Françoise de Noailles. Cette année-là, (1774) il est présenté à la cour, mais il ne s'y est guère plu.

En août 1775, il part en garnison à Metz et lors d'un souper en présence du frère du roi d'Angleterre, il apprend le soulèvement des colons américains, Épris de liberté, il adhère immédiatement à leur cause. Il devient Franc-maçon.

Sa première fille Henriette naît en 1776, mais sera emportée par la maladie à l'âge de deux ans alors qu'il sera en Amérique (1778)

Les treize États d'Amérique font sécession de la Grande Bretagne le 4 juillet 1776 et vont se battre pour conquérir leur indépendance. Lafayette sera à leur côté.

En 1777, il quitte l'armée française, s'engage dans l'armée américaine, finance le navire « La Victoire » chargée de 5 000 fusils, et après avoir risqué La Bastille, s'embarque et atteint l'Amérique le 13 juin 1777, où les fusils vont armer la milice de Géorgie.

Le 1er juillet, naissance de sa seconde fille, Anastasie (1777-1863)

Le 1er août 1777, il rencontre Georges Washington, devient son aide de camp, participe à la bataille de Brandywine où il est blessé à la jambe (11 septembre 1777).

Pendant l'hiver très rigoureux 1777-78 que les insurgés passent à Valley Forge, il reste actif (diplomatie, coopération avec les Indiens).

La France et les États Unis signent en février 1778, une alliance qui se traduit par l'envoi d'une flotte de 12 navires commandée par l'amiral d'Estaing pour venir en aide aux insurgés.

En février 1779, Lafayette revient en France pour rendre populaire la future indépendance américaine, préparer une autre intervention et promouvoir les idées contenues dans la déclaration d'indépendance.

Le 24 décembre, naissance de son fils, que Lafayette prénomme Georges Washington (1779-1849), en vénération à Georges Washington qu'il considère comme le père des États-Unis d'Amérique et de la déclaration d'indépendance. L'idée principale de cette déclaration est celle des philosophes des Lumières qui par l'expression « tous les hommes sont égaux » énonce la liberté individuelle de chacun. Lafayette regrettera fortement que les noirs en soient exclus.



### **Reconstruction de la frégate l'Hermione**

Lafayette repart aux États-Unis en 1780 à bord de la frégate L'Hermione, il reçoit le commandement des troupes de Virginie. Chargé d'opérer contre des forces quatre fois

supérieures en nombre, il sacrifie encore une partie de sa fortune pour payer et maintenir ses soldats sous ses ordres, Il arrive par des marches forcées et des retours subits, à si bien harceler les Anglais, que le général britannique Cornwallis est forcé de le considérer comme un adversaire redoutable.

Lafayette fait sa jonction avec les troupes de G. Washington et de Rochambeau, commandant un corps expéditionnaire français de 6 000 hommes pour se concentrer sur l'encerclement de Cornwallis à Yorktown. Les troupes anglaises sont bientôt bloquées, dans l'impossibilité de recevoir des secours par mer du fait du blocus effectué par la flotte de l'amiral de Grasse. C'est ainsi que les alliés franco-américains remportent la victoire décisive de Yorktown le 17 octobre 1781.



**Marquis de Lafayette**



**Georges Washington**



**Blocus français**



**Reddition à Yorktown**

Après cette bataille, Lafayette est fait citoyen d'honneur des États-Unis par le Congrès. Il rentre en France fin 1781 et est promu maréchal de camp.

Le 17 septembre 1782, naissance de sa fille Virginie, (1782-1849) du nom d'un des 13 états libres d'Amérique,

Sur invitation de Georges Washington, Lafayette repart le 1er juillet 1784 et pendant 6 mois, fait un périple de 6 000 km, accueilli partout avec enthousiasme et grands banquets.

Début 1786, il est de retour à Paris, reçu à la cour et profite d'une considération sans borne. Il devient l'amant de la comtesse de Simiane dont le mari se brûlera la cervelle quand il l'apprend.

Ayant acheté une immense plantation en Guyane, il y développe des nouveautés en agriculture, se fait le chantre d'un certain libre-échange et garde des liens épistolaires avec l'Amérique. Il paie ses employés car des gens libres et payés sont plus productifs.

En France, Lafayette participe à la première assemblée des notables, réunie à Versailles au mois de février 1787. Il saisit cette occasion de produire quelques-unes des réformes qu'il a à cœur, fait voter la suppression de la gabelle et la mise en liberté des personnes détenues à l'occasion de cet impôt, réclame l'abolition des lettres de cachet et des prisons d'État, et la révision des lois criminelles. Il formule même le vœu d'une convocation des états généraux, comme le seul remède efficace aux maux de la situation. Il fait la motion expresse (mot prononcé pour la première fois) de la convocation de la nation représentée par ses mandataires. Favorable à des réformes, Lafayette fait partie des États généraux comme député de la noblesse d'Auvergne. Il appuie la motion de Mirabeau sur l'éloignement de la menace des troupes qui encerclent la capitale, et présente un projet de Déclaration des Droits de l'homme à l'Assemblée constituante, fait décréter la responsabilité des ministres, demande l'établissement d'une garde civique, dont il est élu commandant.

La déclaration des droits qu'il propose constitue une véritable jurisprudence révolutionnaire qui considère que le peuple français est abusivement soumis au roi de France, qu'il doit prendre son indépendance et se gouverner lui-même. (11 juillet 1789)

Les troubles qui ensanglantent Paris dans les journées des 12 et 15 juillet, conduisent à la création de la Garde Nationale qui est composée de quarante-huit mille citoyens enregistrés en un jour. L'assemblée élit Lafayette à la tête de la Garde Nationale, au moment où, comme vice-président de l'assemblée, il vient de féliciter les électeurs de Paris, réunis à l'hôtel de ville, de la conquête de la Bastille. Son acte suivant comme commandant de la Garde Nationale est de faire démolir la Bastille (16 juillet). Le 26 juillet, il présente aux électeurs de Paris les nouvelles couleurs nationales, la cocarde tricolore, couleurs qui deviendront celles du drapeau de la France. Par sa fermeté, Lafayette sauve la vie d'un grand nombre de personnes que menacent les fureurs populaires, il contient la faction d'Orléans, qui aspire à réorganiser les anciennes gardes françaises. C'est lui qui organise la fête de la Fédération le 14 juillet 1790.

La révolution est en marche, malgré une proposition de constitution pour une monarchie constitutionnelle, la France devient ingouvernable, alors Lafayette démissionne et se retire à Chavaniac-Lafayette en octobre 1791,

Mais dès la fin de l'année, comme lieutenant général, il tente à la tête d'une armée de repousser les Autrichiens avec victoires et revers. Les généraux ne coopèrent pas, ceux de la révolution ne supportent pas ceux de la noblesse et en août 1792, toujours sur le front, Lafayette est déclaré traître à la nation. Pour échapper à l'échafaud il veut rejoindre Liège, mais il est capturé par les Autrichiens, puis est prisonnier des Prussiens, puis de nouveau des Autrichiens et transféré à la forteresse d'Olmütz, en Autriche, en mai 1795.



**Olmütz en Autriche**

Son épouse, Adrienne, qui a échappé à l'échafaud du fait de la chute de Robespierre, mais qui a vu sa sœur, sa mère et sa grand-mère guillotiner quittes la France et le rejoint dans sa

captivité en 1794. Leur captivité est très éprouvante, les demandes françaises de libération n'aboutissent que tardivement. Il hésite à rester en Hollande, mais contre l'avis de Napoléon, il revient en France en 1800 et s'installe au château de La Grange Blesneau, près de Paris. Opposé à l'absolutisme Napoléonien, il se retire de la vie publique et se consacre à l'agriculture. Il introduit en France la luzerne, le mouton Mérinos et autres innovations agricoles.



### Château de la Grange Blesneau

Malgré sa frivolité Lafayette est très attaché à son épouse Adrienne qui meurt le 24 décembre 1807. Si on connaît plus de cent lettres de Lafayette à son épouse, surtout de sa période américaine, on ne connaît d'elle que son testament, preuves de leur amour partagé, malgré les éloignements et les appétits charnels de Lafayette.

À la Restauration en 1814, il se rallie aux Bourbons.

Le 21 juin 1815, 3 jours après la bataille de Waterloo, il est à la tribune de la chambre pour un discours fameux : « *Pour la première fois depuis bien des années, j'élève une voix que les vrais amis de la liberté reconnaîtront* » « *le temps est venu de se rallier autour du vieil étendard tricolore, celui de 1789, celui de la liberté, de l'égalité et de l'ordre public. C'est celui-là seul que nous avons à défendre contre les prétentions étrangères et contre les tentatives intérieures* ».

Mais, Lafayette est trop engagé dans sa quête des droits de l'homme pour être dans un gouvernement. Le général passe alors dans une retraite absolue les trois premières années de la Restauration de 1815, période d'incriminations et de violences, où la ferveur outrée de la réaction royaliste eût difficilement permis une position politique à l'ancien promoteur de la Déclaration des droits.

Au mois de novembre 1818, le collège électoral de la Sarthe l'envoie à la chambre, et il vient prendre, à l'extrême gauche, la place qu'il ne cessera plus d'occuper jusqu'à la révolution de 1830. Il adhère à la charbonnerie en 1821, ce mouvement clandestin contre la royauté.

Un peu de bonheur par évasion, en 1824, le congrès américain invite avec empressement Lafayette à revenir aux États-Unis, et met à sa disposition un vaisseau de l'État. Il retourne donc en Amérique pour une tournée triomphale dans 182 villes de juillet 1824 à septembre 1825. Il est accompagné de son fils Georges Washington et de quelques Français, dont le marquis de Sion, qui sera propriétaire du château de Saint Georges. Quand il accoste au Havre, le 5 octobre 1825, il constate que l'aspect politique de la France s'est favorablement modifié pendant son absence.

Les électeurs de Meaux députent Lafayette à la chambre, au mois de juin 1827. Ces élections ramènent sur les bancs de l'opposition la plupart des anciens membres que le ministère avait fait écarter de la chambre septennale, et Lafayette est encore appelé à prendre part à cette dernière lutte contre la Restauration. En particulier, il réclame un

enseignement pour tous. Un voyage vers sa petite-fille qui vient de mettre au monde une fille, va donner à cette lutte un éclat important.

Après quatorze ans d'absence, Lafayette retourne à Chavaniac, lieu de sa naissance. Un banquet lui est aussitôt offert par les chefs de l'opposition libérale. Là retentissent, sous la forme d'énergiques toasts, les premières protestations populaires contre les nouveaux conseillers de Charles X, dont le Prince de Polignac, pur réactionnaire. Le voyage du général prend dès lors un caractère exclusivement politique ; le choix des villes qu'il traverse et les démonstrations extraordinaires dont il y est l'objet révèlent le but de plus en plus affirmé de cette tournée, évidemment destinée à en imposer au gouvernement, par une parade menaçante des forces populaires. Lafayette est chez sa petite fille, au château de Vizille et de là, jusqu'à Lyon, le voyage va se transformer en un parcours politique triomphant. Le roi fait interdire toute manifestation, destitue les maires des villes qui accueillent Lafayette. À Vizille, Grenoble, Voiron, La Tour-du-Pin, Bourgoin refuse de le recevoir, alors ce sera à Jallieu, Saint Georges d'Espéranche simple pause, Vienne, au cours de banquets en l'honneur du héros des deux mondes, les diatribes qui enflamment les participants sont de plus en plus violentes.

Le 2 septembre 1829 venant de Bourgoin, Lafayette est accueilli par le marquis de Sion à Montgolet qui deviendra « carrefour de Lafayette ». Le marquis de Sion possède le château de Saint Georges et les 1 000 hectares de la plaine de Lafayette, Il a organisé un grand rafraîchissement pour accueillir celui qu'il a côtoyé en Amérique. Un arc de triomphe de verdure est dressé, un discours auquel répond Lafayette enflamme la foule. Cette foule est immense, venue des alentours, la fête dure trois jours et tous les gens sont ivres. Le général ne sera resté que quelques heures, car il est attendu à Vienne. Des cavaliers vêtus de noir (Charbonnerie ?) sont venus de Vienne pour qu'il ne s'attarde point.

De Vienne, le 5 septembre il se met en route pour Lyon, où le délire révolutionnaire a préparé une réception triomphale de trois jours au patriarche de la démocratie française. Puis, il rentrera à Paris.

Cette visite enthousiasmant les foules depuis Vizille, a entraîné la destitution de plusieurs maires. Pour Saint Georges et Heyrieux, aucune trace des délibérations des conseils municipaux de l'année 1829, ce qui laisse penser à des avis très divergents au sein des conseils municipaux et sans doute des destitutions. Un nouveau conseil est désigné en 1830 avec moult serments d'allégeance au roi.

Un document manuscrit (sans doute une transcription orale) trouvé à Saint Georges dans les archives de Louis Clopin, rapporte ce passage.

*L'auberge-ferme (à Montgolet) était tenue par la famille Fournier et Mme Fournier, appelée « la mère aux sucres » était aidée dans son travail par ses nombreux fils : le Joset, le Toine...*

*L'accueil que reçut le champion du royalisme libéral dépassa toutes les magnificences de l'époque, bien qu'il n'y eût aucun banquet. C'est Mme Fournier qui offrit les rafraîchissements au Général sous une des tentes élevées à l'ombre des noyers et des mûriers de l'ancien hameau du Pétrier, appelé depuis Lafayette. Monsieur de Sion sous son arc de triomphe présida ce passage et harangua la foule. Mais le Général (72 ans) embrassa dignement la mère aux sucres de 30 ans sa cadette. Cette dernière, née Gonin, épouse Fournier, mourut presque centenaire en 1886. Sur cette voie passante son sourire affable faisait arrêter tous les rouliers. Le commerce était florissant. Vinrent les ans et la charme se dissipa, alors avant de servir et désaltérer le client elle allait dans la cour et sortant de l'immense poche de son tablier, quelques morceaux de sucre, elle régalaient mules et chevaux. Aussi passant devant l'auberge, les animaux se rappelaient la gourmandise et s'y arrêtaient quel que soit l'avis du conducteur.*

Les détails du voyage et les prises de position déclamées lors des banquets ont été rapportés dans une brochure tirée à 100 000 exemplaires ce qui montre bien le caractère propagandiste du voyage et fait dire à certains que la révolution de 1830 est aussi partie de Vizille.

Lors de la révolution dite des Trois Glorieuses, en 1830, retrouvant sa popularité de l'année 1789, La Fayette a ses propres partisans qui le poussent à jouer un rôle de premier plan. De nouveau commandant de la garde nationale, Lafayette symbole de la liberté a tous les honneurs. Lors d'un grand banquet, le 15 août 1830, il déclame

*« Lorsque la population parisienne s'est levée spontanément pour repousser l'agression et reconquérir ses droits, nos droits à tous, les imprescriptibles droits du genre humain, elle a daigné se souvenir d'un vieux serviteur de la cause des peuples : en me proclamant son chef, en associant mon nom à ses triomphes, elle a récompensé les vicissitudes d'une vie entière. [En 1789] naquit le funeste système de division et d'anarchie dont vous connaissez les déplorables suites. [...] Mais le sens exquis de la population actuelle nous préservera de ce malheur. [...] Vous êtes les élèves de la révolution et votre conduite dans les grandes journées de gloire et de liberté vient d'en montrer la différence. »*

C'est pourtant Lafayette qui intronise le nouveau roi, Louis Philippe Egalité, sans doute pense-t-il que pour la monarchie constitutionnelle à laquelle il aspire, le peuple français n'est pas encore mûr.

La révolution belge, qui éclate à la fin d'août 1830, est le premier contrecoup de la révolution française. Lafayette refuse dignement la royauté de ce peuple et l'exhorte à porter son choix sur un de ses citoyens

Mais la réaction a la vie dure et Lafayette, qui a fait Louis-Philippe « égalité » se retrouve bien vite dans l'opposition. En décembre, le roi veut faire de lui le Commandant Honoraire de la Garde Nationale, auquel il répond : Voulez-vous Sire, être un roi honoraire ? Il est de fait, jusqu'à sa mort, dans l'opposition.

Lafayette meurt le 20 mai 1834 à 77 ans, à Paris, suite à un froid attrapé à l'enterrement d'un ami. Il est inhumé au cimetière de Picpus dans de la terre d'Amérique, avec un drapeau américain sur sa tombe. Même pendant la guerre de 39-45, les Allemands n'ont pas touché à ce drapeau et chaque année une délégation américaine lui rend les honneurs.



#### **La tombe du général et 'sa' zone industrielle**

Plus de 600 lieux portent le nom de Lafayette aux USA, En France, quelques rues, les magasins Galeries Lafayette, parce que fondés rue Lafayette à Paris, quelques statues, quelques bateaux de la marine nationale, une escadrille, deux lieux seulement dont celui du carrefour de Lafayette.

# L'église de Saint Georges d'Espéranche

par André Clopin et R.M. Faure : Compagnons de Maître Jacques

## L'église primitive

Depuis quand y-a-t-il une église à Saint Georges d'Espéranche ? Sans doute depuis l'évangélisation de la région, lorsque les communautés, dont le proto village de Saint Georges, ont affirmé leur foi en bâtissant la demeure de Dieu. Au V<sup>ème</sup> et VI<sup>ème</sup> siècle les monastères n'étaient pas encore assez puissants et les serviteurs de Dieu assez nombreux, des églises locales, dites libres, ont vu le jour. Peu à peu elles sont devenues dépendantes d'un monastère, pour Saint Georges ce fut celui de Saint Pierre de Vienne fondé à la fin du IV<sup>ème</sup> siècle.

Sans doute avant, mais à l'époque romaine c'est certain, le territoire de Saint Georges est habité comme le montrent des fondations découvertes lors de la construction de la ligne du TGV. La voie romaine Vienne-Turin, le chemin de Sibuenche que l'on dit celte, le chemin de Corneuz attestent aussi de l'occupation humaine. Bâti sur le tertre de l'actuel fond de ville, une motte castrale regroupe quelques maisons en toit de chaume ou en tavaillons de châtaigner. Le château d'alors est une bâtisse en bois de deux étages et son seigneur n'a pas donné de lignée connue. Est-ce à l'abri de la palissade que la « cité abbatiale » s'est développée. Son souvenir est tenace, comme celui des maisons brûlées qui rapporte dans la mémoire collective un incendie qui détruisit le petit village. Ce qui reste de la « cité abbatiale » (mur classé) et les ogives de la maison d'en face, montrent qu'une reconstruction a été faite, bien avant l'arrivée en 1250 des comtes de Savoie.

Le petit village se développant, son église a-t-elle recueilli les reliques de Georges, évêque de Vienne mises à l'abri lors des invasions barbares (arabes et surtout hongroises) du VIII<sup>ème</sup> siècle et par là se donner un nom. L'église libre est passée sous la tutelle de l'abbaye Saint Pierre de Vienne, car dans un acte de 1165 le financement de la réparation de l'église est défini : *la dîme que doivent les habitants de Saint Georges à l'église de Saint Pierre de Vienne sera aliénée et versée à la communauté de Saint Georges pour entretenir l'église*. Et ce ne sera pas la seule réparation de notre église.

Ce n'est qu'une simple église rurale qui dépend de l'Archiprêtre de Marc. Les Bénédictins de Saint Oblas (Sentolatum) en ont le patronage. Quels sont les liens avec les moines de Bonnevaux qui développent de 1150 à 1250 la « grange de Péranche » qui jouxte le village ?

En 1196, « *la maison de Saint Oblas cède ses droits sur l'église de Saint Georges aux Seigneurs du lieu, les Sires de Beauvoir* ».

Au siècle suivant, en 1249, Pierre de Savoie en hérite en achetant à Guillaume de Beauvoir le château de Septème et ses dépendances (dont Saint Georges). Ces droits permettent au Seigneur de percevoir la dîme « *sur tous les grains, à l'exception du blé noir et des légumes, à la cote quinzième selon la coutume de Saint Georges moyennant quoi il nommait le curé, payait ce dernier et son vicaire et devait entretenir le chœur de l'église, la nef restant à la charge des paroissiens* »<sup>1</sup>

Dans un décime de 1275 de l'Archevêché de Vienne il est cité « *capellanus Sancti Georgii de Espéranchi* ».

---

<sup>1</sup>- Notes du Dr Joseph Saunier

De cet ancien bâtiment et de son emplacement nous ne savons rien. Quel était sa place et son rôle dans la « cité abbatiale » dont il reste au « fond de ville » quelques éléments comme le mur « classé » du XIII<sup>ème</sup> siècle ?

## L'ancienne église

Après le Moyen-âge, la première trace datée d'une église à Saint Georges est 1512. Dans la chapelle « *attendant à l'ancienne église* » et dédiée à Saint Baptiste, on pouvait lire « *une inscription très négligée sur le chapiteau d'une colonne engagée dans l'un des quatre coins : L'AN MIL 5 CENT XII A ETE FETE SETE CHAPELLE PAR IHON... DE BILLIME FILZ DE HUGO DE BILLIME* »<sup>2</sup>.

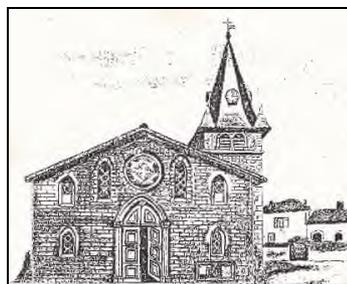
Plusieurs personnes du nom de Villime, Villene, Billane ou Billemoz ont été successivement Châtelains ou Vice châtelains de la Châtellenie de Saint Georges<sup>3</sup>.

Cette chapelle est bien décrite par le curé Royer<sup>4</sup> : « *la construction remonte au XVI<sup>e</sup> siècle au plus tard et a certainement précédé la Renaissance à Saint Georges. Elle était en effet de style ogival bien caractérisé, mais arrivé à sa troisième période, c'est-à-dire, à sa décadence. Intérieurement quatre colonnettes pilastres se dressaient aux quatre angles, couronnées par des chapiteaux avec blasons. La voûte était à nervures compliquées et la clé de voûte où aboutissaient les nervures, était ornée d'un blason* ».

Il parle encore de « *deux chapiteaux d'ordre composite en marbre blanc doré et forts beaux et des débris de corniche admirablement sculptée, de tronçons de colonnettes avec leurs chapiteaux corinthiens qu'on trouve épars dans la cour du presbytère* » et qu'il présente comme ayant appartenu à une ancienne église détruite à l'époque des guerres de religions.

En 1652, huit compagnies de soldats ont séjourné à Saint Georges. Ces troupes sont peut-être celles du terrible Baron des Adrets qui parcouraient notre région à cette époque et on peut penser que l'église de notre village, comme beaucoup d'autres, a souffert de cette incursion.

Que sont devenus ces éléments architecturaux ? Il n'en reste aucune trace aujourd'hui. Seul un chapiteau qui a pu appartenir à ce bâtiment doit être encore conservé par les descendants d'une famille Saint Georgeoise.



*Une photographie de la vieille église flanquée de son clocher-tour, un dessin de Jules Lassalle serrurier vers 1900 et sa maquette réalisée par les CMJ.*

<sup>2</sup> - Notes manuscrites de J. Cottaz, instituteur à St Georges en 1895.

<sup>3</sup> - Inscriptions du Moyen Age : Allmer et Terrebase, IIe partie

<sup>4</sup> - L'abbé Royer, de St Georges de 1890 à 1921, a laissé un mémoire manuscrit sur l'histoire de notre village d'où sont tirées une grande partie des citations de ce chapitre.

En même temps que la remise en état du château par le nouveau Seigneur Aymar de Poisieu, c'est à dire à partir de 1578, « *l'église fut reconstruite, ou plutôt on éleva une sorte de halle figurant un rectangle d'environ 25 m de longueur sur une largeur de 11 m. Le périmètre fut fermé par un mur de briques. D'après la tradition, ces briques avaient été fabriquées et cuites sur place*<sup>5</sup>. Deux rangées de piles, formées de beaux chênes équarris servaient à soutenir le toit et donnaient l'illusion d'une église à trois nefs. Ces piles étaient au nombre de douze, six de chaque côté. En 1852, deux de ces piles, qui manquaient sans doute de solidité, furent remplacées par deux sapins ronds ». J. Cottaz précise : « *le chœur et les chapelles sont voûtées en ogive tandis que la nef est couverte d'un plafond de bois à caissons joliment moulurés* ».

Dans un document du 17 mai 1617, Scipion de Poisieu, Seigneur du village, fait constater « *que la chapelle fondée hors de l'église de Saint Georges, mais près d'icelle, sous le vocable de Saint Jean Baptiste, était toute ruinée et que, faute de réparations, elle entraînerait dans sa chute le clocher de l'église, ce qui causerait un grand préjudice au Seigneur de Saint Georges et au public* »<sup>6</sup>. Suit ensuite une relation de la querelle qui opposait le Seigneur de Saint Georges au Seigneur de Saint Oblas, patron de ladite chapelle et au chanoine sacristain de Saint Maurice de Vienne pour savoir à qui incombait la charge des réparations.

Nous ne savons pas comment fut réglé ce problème ; le curé Royer indique que le clocher était « *primitivement, adjoint au mur du levant de l'église* ». Mais, dit un autre document conservé chez M<sup>e</sup> Verrière à Saint Georges, parce qu'il tombe en ruines et menace d'écraser la chapelle Saint Jean Baptiste, on décide de le reconstruire et on le place côté Sud de l'église, à défaut de la chapelle de la très Sainte Vierge Marie, pour ne pas toucher au caveau des de Poisieu. C'était une tour carrée de 6 m de côté, dont les murs de base ont 1,35 m d'épaisseur, 17 m. de hauteur, surmontée d'un toit pyramidal à 8 pans. Les angles sont en molasse taillée. Le tout ressemble plutôt à une prison avec sa petite fenêtre grillagée, munie de solides barreaux en fer. De plus, une ou deux fenêtres ont sans doute été aveuglées de sorte que l'église est sombre à « *désespérer les yeux les plus perspicaces* ».

J Cottaz note encore : « *le clocher, avec ses baies géminées et ses arcades en plein cintre, paraissait antérieur au reste de l'église* ». Ce nouveau clocher est sans doute remanié à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, car dans une assemblée du 20 mai 1662, les habitants du village demandent de « *péréquer sur tous les contribuables de tous ordres la somme de 300 livres pour employer aux réparations du clocher* » Il est vrai que celui-ci est en très mauvais état, il faut « *refondre les deux cloches qui sont rompues, refaire le plancher du clocher et remettre trois poutres, raccommoder l'horloge et faire au dit clocher tout ce qui sera nécessaire pour quitter la ruine d'où il est menacé par vieillesse et caducité* ». En 1667, « *honnête Philippe Monavon, Charpentier de Saint Georges* » y réalise des travaux pour 10 livres, ce qui ne semble être encore qu'un simple rafistolage.

Dans la réponse à une enquête préfectorale réalisée en 1843, on relève qu'il existe à Saint Georges une église « *que l'on croit avoir été construite au XVI<sup>e</sup> siècle, l'architecture est en briques rouges cuites, il y a une chapelle bâtie à la même époque avec des nervures en pierre de taille* ».

## Un vitrail

C'est encore grâce à J. Cottaz, artiste peintre à ses heures, que nous conservons le souvenir d'un des vitraux de cette ancienne église. « *Ce vitrail se trouvait en 1895, époque où je l'ai relevé en aquarelle, au fond rectangulaire de l'abside. Il était flanqué de deux*

<sup>5</sup>- Dans le parcellaire de 1663, on trouve mentionné « la tuylière de Saint Bardoy » aujourd'hui quartier de l'Amballon.

<sup>6</sup> - Notice sur la famille de Poisieu, J. Mayoud, 1889.

autres vitraux décorés d'éléments géométriques. Quant au vitrail, objet de cette relation, il comprenait trois blasons différents superposés ». Les explications lui en ont été données par le distingué héraldiste Lyonnais L. Emmanuel Doncieu et M. le Docteur Saunier d'Heyrieux.



Les trois blasons (dessin de JM Labruyère)

Le blason du centre rappelle Aymar de Poisieu, Seigneur de Saint Georges. « Parti au I coupé de gueule à deux chevrons d'argent, surmonté d'une devise de même qui est de Poisieu et gironné d'argent et de sable qui est de huit pièces qui est de Groslée et au II de Poisieu de même »<sup>7</sup>.

Le blason de droite représente les armoiries familiales de la femme d'Aymar de Poisieu, Françoise Flotte de la Roche, qu'il a épousée en 1576. « Coupé au I, losange d'or et de gueule, au chef d'or qui est de Flotte, au II d'azur à trois tours d'or maçonnées de sable, deux et une pointe qui est de Montmaur-Montauban »<sup>8</sup>.

Celui de gauche est certainement aux armes des Gelas<sup>9</sup> qui ont succédé aux Poisieux à la Seigneurie de Saint Georges, sans doute après le mariage, le 27 juin 1704, de Louise de Groslée petite fille d'Aymar de Poisieu avec Charles de Gelas de Lébéron. « Les Gelas blasonnaient d'or à trois pals de gueule ».

Ce vitrail a été vendu lors de la démolition de l'église.

## Les tombeaux

Comme il a été d'usage pendant longtemps, l'église est le lieu où se fait l'inhumation des Seigneurs, des personnages importants (notaires, marchands), mais aussi des gens de milieu plus modeste. Les registres paroissiaux nous permettent de retrouver les personnes qui ont été « ensépulturées » dans l'église<sup>10</sup>

<sup>7</sup> - Dr J. Saunier.

<sup>8</sup> - Les couleurs du vitrail réalisé à l'aquarelle, que J Cottaz dit avoir reproduites fidèlement, ne correspondent pas exactement aux descriptions de E. Doncieux.

<sup>9</sup> - « L'écusson du bas devait avoir été mal restauré car il constituait une énigme avec ses trois étoiles, alors qu'il devait porter un écartelé d'azur au lion d'or à trois pals de gueule ». Doncieu.

<sup>10</sup> La famille de Comberousse y est souvent représentée. Gentiane de Boulier épouse de Louis de Comberousse, notaire, y est ensevelie le 15 octobre 1620 ; Louise de Comberousse, veuve de Louis de Bourges, le 9 décembre 1622 ; Messire Claude de Comberousse le 17 décembre 1625 ; Louis de Comberousse, notaire royal, le 24 juin 1636 ; Claudia, femme de honnête Benoît de Comberousse, le 13 mai 1674 ; François de Comberousse le 26 mars 1724.

M. Raynaud-Musy, avocat au Parlement de Grenoble, et mari de Catherine Audoyer de la Baume, y est enterré en 1722 et son fils Louis en 1725. On y trouve aussi les familles Perroud, Villeton, Cléret, Janin, Jaillet, Roux...

Mais il y a un caveau beaucoup plus important, celui des Seigneurs de Saint Georges. Démoli en 1900 « *pour asseoir le porche de la nouvelle église* », il est recouvert « *d'une dalle de molasse épaisse et massive sans aucun ornement* ». Un escalier d'accès difficile permet de descendre dans une salle de 3,95 m de long, 3,25 m de large et 2 m de haut. Accès difficile en effet, puisque lors d'une visite que fait Melle de Franclieu au tombeau en 1869, elle rapporte : « *les ouvriers m'ont portée sur une chaise pour y descendre* ». Elle dit aussi qu'un vieillard qui y est descendu 50 ans plus tôt a raconté « *comment alors les Seigneurs au nombre de quatre, étaient sur de petits escabeaux, comment en en heurtant un tous étaient tombés. Ce caveau était solidement voûté et en outre recouvert de dalles. Sur celle du milieu était sculpté un blason et on y lisait : ici gît le corps de Haute et Puissante Dame Françoise Flotte de la Roche, épouse de noble Aymar de Poisieu, décédée à Saint Georges le 27 mars 1600 ... Une partie de cette inscription était effacée* ».

Au milieu de ce caveau, « *un cercueil dont le couvercle s'est affaissé et complètement vermoulu, pas un signe, pas un nom, rien qui put révéler qu'avait été pendant la vie celui dont le squelette était sous nos yeux* ». Une enquête minutieuse, menée par l'Evêque de Grenoble a permis de déterminer que ces ossements sont ceux de Frère Antoine Flandin Maillet. C'est un ermite, natif de Saint Geoire en Valdaine. Vivant à la manière d'un Frère mendiant, il a atteint une grande réputation, à tel point que la Reine de France, (Marie de Médicis, veuve de Henri IV ou Anne d'Autriche femme de Louis XIII - toutes deux portent ce titre à cette époque ) charge Scipion de Poisieu de le conduire à Paris. Là « *tombé entre les mains de quelques gentilshommes libertins* », il est si cruellement fouetté que, pour le remettre de ses blessures, Scipion de Poisieu se propose de le ramener en Dauphiné. C'est au cours de ce retour que frère Antoine expire le 16 février 1629 à Montluel. Scipion rapporte ses restes à Saint Georges et les dépose dans le caveau de ses ancêtres<sup>11</sup>.

Lors de la construction de la nouvelle église, ces restes sont exhumés et mis dans un coffret qui est placé sous l'autel « *à droite de la porte d'entrée au milieu de l'enfoncement du narthex qui fait pendant aux fonts baptismaux* ». Tout près un vitrail rappelle son souvenir.

## Les cloches

Les cloches aussi ont leur histoire. Nous avons vu précédemment qu'en mai 1622 l'assemblée constate qu'il faut « *refondre deux cloches qui se sont rompues* ». Le problème est rapidement réglé puisque le curé Apprin note dans le registre paroissial à la date du 26 octobre 1663 : « *je soussigné, de Saint Georges, en vertu de la commission de Monseigneur l'Archevêque de Vienne, ai béni solennellement deux cloches rosaires aux frais de la paroisse, l'une dédiée à Saint Urbain, l'autre à Sainte Catherine. Sieur Benoît Janeyriat, Capitaine Châtelain dudit lieu et Jeanne Dronon assistent en qualité de parrain et marraine à la Bénédiction de la première et Sieur Floris Villeton et Demoiselle Isabeau Perret à celle de la seconde* ».

Dès cette époque, le clocher doit être équipé d'une horloge. Le 8 décembre 1673, l'assemblée de la communauté constate que « *l'horloge du lieu ne frappe plus ponctuellement les heures conformes à la montre solaire* ». Il faut nommer une autre

---

Pour certains, l'emplacement du tombeau est précisé : Ennemond Rigoulier, le 5 octobre 1637, dans la chapelle Sainte Marguerite ; ... de Comberousse, en 1698, devant l'autel de Saint Pierre ; François Lambert, Capitaine Châtelain, le 15 mai 1646, dans la sacristie ; Louis Jayet et Benoît Velin dans le clocher le 16 mai 1646 ; Claude Lapière en 1680, Pierre Cléret en 1734 et Claude Servanin en 1736 au bas du revestiaire des pénitents. C'est aussi dans l'église qu'a été enterré le curé Avinan dont il nous reste l'épithaphe gravée dans la pierre et scellée contre le mur du clocher, mais depuis peu, dans l'église.

<sup>11</sup> - D'après « Frère Antoine » A.M. de Franclieu, 1894.

personne « pour faire marcher et la conduire ». En 1676, Jean Durand, marguillier, reçoit annuellement 6 livres pour la sonnerie de la paroisse.

Un problème se pose à nouveau à l'assemblée en 1745. « *Claude Parrin fut nommé il y a plusieurs années pour sonneur de cloches et comme depuis quelque temps il néglige de faire son devoir de sonneur et comme il y a plusieurs personnes qui se plaignent de sa conduite, la paroisse a intérêt à avoir une personne de vie et de mœurs qui soit égal à sonner soit pour le mauvais, ou ce qui est nécessaire à la paroisse* ».

C'est Jean Boyet qui est nommé à sa place, « *lequel sera tenu de sonner et d'avoir soin du clocher et balayer l'église tous les dimanches... Il sera payé ce que la paroisse a eu coutume de payer, à compter de la fête de la Saint Martin prochaine* ».

Puis c'est la Révolution, la Patrie est en danger, il faut des armes, des munitions. Une loi du 20 juillet 1793 « *porte qu'il ne sera laissé qu'une seule cloche dans chaque paroisse et que l'excédent sera mis à la disposition du Conseil exécutif* ». La commune, le 18 octobre 1793, voulant mettre à exécution ladite loi « *fait remarquer qu'il s'en trouve trois dont une sert pour l'horloge de la paroisse et les deux autres pour les besoins du culte* ». Elle arrête donc que, « *voulant le bien de la République* », mais en essayant de contourner cette réquisition, « *la plus petite serait pour les besoins de la commune, que celle qui se trouve supérieure serait envoyée sans délai à la fonderie la plus proche, pour tant qu'à la troisième la commune se croit dispensée de s'en dépouvoir attendu le besoin de l'horloge qui est très utile à une paroisse aussi considérable ainsi que tous les temps elle en a eu un<sup>12</sup> qu'elle a toujours entretenu* ». Mais il faut malgré tout appliquer la loi. Le 4 pluviôse an II (20 janvier 1794), la commune décide de ne conserver qu'une seule cloche « *qui est celle du timbre* » et d'envoyer la seconde à la fonte.

Il n'en reste qu'une et elle est bientôt rendue muette. Le 2 pluviôse an VI (21 janvier 1798), l'assemblée de la commune, alors chef-lieu de canton, décide de « *faire apposer des affiches dans toutes les communes du canton pour que nul individu n'en prétende pour cause d'ignorance, pour arrêter le son des cloches conformément à la loi... Les administrateurs veilleront et dénonceront quelconque se permettrait de semblables abus... Les Agents Municipaux seront tenus de faire apposer des serrures dans les clochers* ». Cet avis est difficilement accepté et mal respecté. En effet, le 19 germinal suivant, le Président de l'Administration Municipale, François Jars, écrit : « *Ayant ouï le son des cloches, je me suis transporté dans l'endroit où elles se trouvent placées pour faire mettre en état d'arrestation le citoyen qui s'est permis de se livrer à de semblables abus. En arrivant devant la ci-devant église où se trouve placée ladite cloche et n'ayant trouvé personne après plusieurs recherches que j'ai pu faire pour découvrir le délinquant, j'ai dressé le procès verbal* ».

C'est ensuite en 1821 que l'Assemblée Communale est confrontée à un nouveau problème de cloches. Elle considère « *que depuis un an le clocher était sans cloches, qu'avant le temps de la Révolution il y en avait trois, qu'il était très utile, pour ne pas dire indispensable d'en avoir au moins deux* ». Elle décide de voter une somme « *pour subvenir aux frais de refonte de l'unique cloche cassée et de l'achat d'une plus grosse* ». L'adjudication est attribuée à M. Paccard, ouvrier de M. Frèrejean, fondeur à Vienne, et les cloches sont livrées à la fin de l'année. La plus grosse existe encore en 1900 et porte l'inscription : « *Canite tuba sit nomen Domini Benedictum. Ora pro nobis Sancta Clara* ». Baptisée par M. Allouard, le 1<sup>er</sup> décembre 1821 elle a pour parrain Antoine Cléret et pour marraine Marie-Anne Fournier. Mais, le curé Allouard étant décédé le 20 octobre 1821, c'est son successeur qui procède au baptême lors de la cérémonie de mise en place de la cloche en décembre 1821.

En février 1842, il faut refondre une des cloches qui date de 1821. Elle a été cassée après un court service. Elle doit peser 750 kilos et est confiée au fondeur Bourdin. On y grave les noms de Nicolas Jars, parrain et Antoinette Servanin femme Bally, marraine. En

<sup>12</sup> - Dans tous les textes de cette époque le mot horloge écrit « orloge » est toujours employé au masculin.

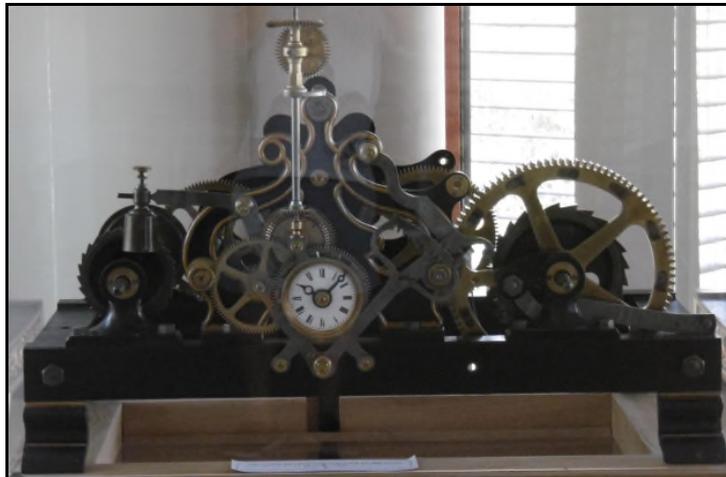
août de la même année, on vend une vieille cloche fendue pesant 595 kilos pour 1 353,60 F et on en achète une neuve pour 2 240,40 F.

En 1894 « *la grosse cloche étant cassée et dont le timbre laissait à désirer* », est envoyée à la fonderie Bourdin, 28 rue Condé à Lyon et remplacée par une cloche de 1000 kilos. La facture précise :

- |   |          |
|---|----------|
| - refonte du vieux bronze 747 kgs à 1 F                 | 747 F    |
| - fournir un surplus de 235 kgs de bronze à 2,80 F      | 708,40 F |
| - moulière ajustée sur la cloche et peinte en 2 couches | 330 F    |
| - encadrement pour le transport en charrette            | 7 F      |

Lors de la démolition de l'ancienne église, les cloches ont été entreposées dans la cour du presbytère. Elles retrouvent leur place dans le nouveau clocher ainsi que l'horloge « *munie de quatre cadrans neufs émaillés* ».

Cette horloge a été achetée en 1884 aux Etablissements Badier et Paulin, horlogers, pour la somme de 1860 F et le mécanisme intéressant est conservé actuellement dans la salle des mariages de la mairie.



*L'ancien mécanisme du clocher*

## **Des réparations incessantes**

Comme si l'outrage des ans ne suffisait pas à la décrépitude de l'église, voilà que les foudres du ciel s'abattent sur elle. Dans un registre paroissial, le curé Couturier note : « *le 15 septembre 1786, à 3 heures du soir, le tonnerre est tombé sur le clocher de la paroisse et a mis le feu au bois qui, soutenant la croix dudit clocher, a fendu en deux des jambages de l'escalier du haut et est venu sortir par la porte du fond du clocher et s'est enterré à un pied et demi du confessionnal qui est à droite de la petite porte de l'église. On vit une fumée qui sortait du fer blanc qui enveloppait la croix et on monta rapidement à la cime pour faire tomber la croix sur la place devant l'église et on éteignit le feu en y mettant de l'eau* ».

A partir de cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant tout le XIX<sup>e</sup>, les actes nous montrent que la communauté villageoise est constamment confrontée aux problèmes posés par le mauvais état de l'église.

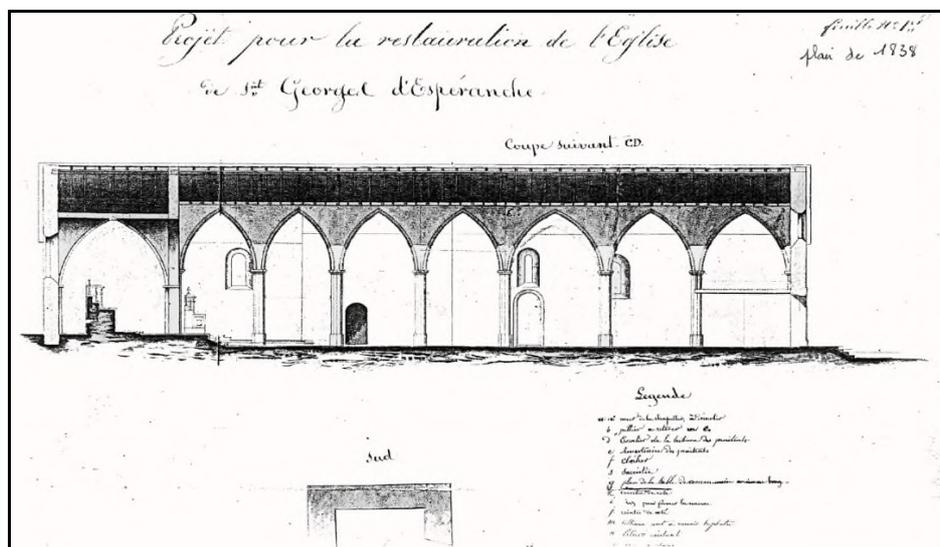
Le 2 novembre 1788, le Consul fait constater que « *l'église du lieu est entièrement décarrelée, qu'une partie de lambris est pourrie et qu'il est du devoir des habitants de la faire recarrelé à neuf et de faire mettre des lambris en état, de même que les toits pour éviter son dépérissement* ». Les habitants choisissent alors François Thomas et François Chabroud, tous deux charpentiers, pour faire un devis estimatif des réparations.

Le 17 juillet 1789 l'Assemblée est informée qu'un « *bail à rabais a été passé les 24 et 31 du mois de mai dernier à Guillaume Varnet, charpentier dudit lieu, pour la somme de 690*

livres... Il est de toute nécessité que l'imposition soit faite sur les fonds des trois ordres de ladite somme... ». Le 25 septembre 1791, ces travaux ne sont pas encore réglés. « La réception des travaux est suspendue jusqu'à ce que le couvert soit éprouvé par une pluie considérable avec cette condition qu'au cas que le couvert résiste à la pluie et qu'il ne paraisse aucune gouttière la réception sera tenue pour faite », et l'adjudicataire pourra se faire payer !

Pendant la période révolutionnaire, l'Assemblée Communale cherche un local où elle pourra tenir ses réunions. Le Greffier de l'Assemblée du 17 mai 1793 note : « il existe dans l'étendue de notre commune une vieille chapelle attenante à l'église, sur une place publique au-devant de la cure, qu'elle serait très avantageuse à cet effet et arrête qu'un bail soit fait pour effectuer les réparations ».

En quel état était-elle en 1793, époque de sa désaffectation, s'interroge le curé Royer. Sans doute un peu abandonnée. Toujours est-il qu'on avait l'intention d'y faire des agrandissements pour le corps de garde. Tous ces projets doivent se monter à la somme de 700 F. Toutefois, on se contente de « transformer la fenêtre en supprimant l'ogive et d'y établir un parquet de briques ». La chapelle sert de salle de Mairie pendant tout le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et en 1835, elle devient la sacristie jusqu'à sa démolition en 1900.



Coupe de la nef de l'église, projet de rénovation de 1838

Le 14 vendémiaire an XIV (octobre 1805), la communauté fait effectuer la couverture du toit de l'église à 10 sols la toise pour 92 F., le carrelage de la chapelle Saint Jean hors l'église : 300 carreaux et autres fournitures pour 21 F.

En 1818, c'est M. Maigre de Saint Jean de Bournay qui y fait des réparations et « qui dépasse le devis, ce qui était inévitable, la France ayant changé de Gouvernement ».

En 1825, « dépense considérable » faite par la Municipalité pour l'achat d'un grand autel de marbre et pierre, pour faire « réparer les toits de l'église et du presbytère, passer en couleurs le lambris, creuser une boutasse à la cure et acheter une bande de terre au levant pour donner de l'espace aux poules du desservant ».

En février 1826, la commune reconnaît avoir des difficultés « à payer 700 F. qui sont dus au nommé Buzzi, Marbrier demeurant à Lyon pour fourniture d'un autel en marbre par lui posé au grand autel de Saint Georges ».

En 1827, il faut « recouvrir à tranchée ouverte les toitures de l'église, du chœur, de la sacristie, de l'ancienne chapelle des Pénitents et du porche ». Il est donc nécessaire de prévoir « 800 tuiles, deux douzaines de lattes, un cent de clous, de la chaux, du sable, tout

*compris se monte à 190 F. ». D'autres travaux suivent cette même année, entre autre « réparer le second escalier du clocher, 40 marches en chêne pour 70 F. ». C'est Pierre Brousseloux, maçon, qui obtient l'adjudication.*

En 1839, c'est 4 439,17 F. qui sont engagés pour des réparations (sans doute celles mentionnées sur le plan de 1838).

En 1842, année où on propose de « *faire à la grande une voûte de charpente en bois* » ; 6 379,72 F. En 1843, la commune va récupérer un peu d'argent en proposant à une vente aux enchères un tas de marrain (bois de construction) et des pierres « *provenant du démolissement de la chapelle Notre Dame qui est dans l'église* ».

En 1854, la transformation des « *piles en bois en colonnes hexagonales retenant des arcs d'ogive* » et d'autres travaux nécessitent « *une somme qui dépassait 20 000 F.* ».

On peut ajouter qu'en 1850, « *la Fabrique entreprend de faire exécuter une chaire, malheureusement confiée à un ouvrier du pays. Elle n'eut d'autres qualités que la solidité* ».

Puis en 1872, « *la couverture de la flèche est dans un tel état de dégradation et de vétusté qu'il devient urgent, tant pour la conserver que pour la sûreté publique, de la recouvrir en bois ou en ardoise* ». Le Conseil Municipal accepte le devis de M. Jouffrey de Saint Jean de Bournay pour 1 058 F.

Les réparations se succèdent régulièrement, l'église n'est qu'un vaste gouffre pour les finances de la commune. Et le Royer de conclure : « *il est trop évident que cet édifice, dans la pensée de ceux qui l'élevèrent, n'était que provisoire. Ils coururent au plus pressé en attendant des jours meilleurs ou des ressources. Hélas, ce provisoire a duré 300 ans avec des réparations et les transformations qui ne réussirent pas à la rendre digne de sa destination. Halle dès le début, halle l'église restera malgré un briquetage pour parquet et un lambris pour cacher le toit* »<sup>13</sup>.

## La nouvelle église

Le premier dimanche de son installation en mars 1890, le curé Royer, prêtre nouvellement nommé à Saint Georges, fait constater que « *Saint Georges n'a pas d'église, ... qu'il est impossible de donner ce nom à l'indigne mesure qui en tient lieu* ». Cette remarque « *n'alla pas sans susciter des critiques aussi vives que sottes* », mais depuis cette date il ne cesse de penser à une nouvelle église. Lorsque l'Evêque de Grenoble vient donner la Confirmation aux enfants du village le 16 avril suivant, il pose « *la question de la reconstruction de l'église, mais sans être accueilli autrement que par un silence prouvant que le moment n'était pas encore venu* ». Ses espoirs sont bien déçus encore lors du renouvellement du Conseil Municipal en 1892. « *Dieu merci, dit-il, les bons triomphèrent absolument* » et « *l'excellente et chrétienne municipalité* » est reconduite, mais « *malheureusement, pour récolter quelques voix hésitantes, on avait dû proclamer que l'on ne songeait pas à la reconstruction de l'église* ». Alors, il « *n'en dit plus un mot en public, on aurait dit que cette œuvre si nécessaire était définitivement enterrée* ».

Mais dans son testament, Marie Madeleine Fournier, épouse Termet, décédée le 27 décembre 1893, « *lègue à la Fabrique de la paroisse de Saint Georges, une somme de 15 000 F destinée à la reconstruction ou à la réparation de l'église* ». « *Ce legs ramenait sur l'eau la reconstruction sous forme très heureuse* » se réjouit alors le curé.

Cependant le cheminement est bien lent et ce n'est qu'en avril 1896, lors d'une autre visite de l'Evêque que le curé parle à nouveau. A cette occasion, le fait capital fut le toast porté par M. Termet, Maire. Il dit : « *Monseigneur, votre cœur désire depuis longtemps une*

---

<sup>13</sup> - Les citations concernant les réparations de l'ancienne église et de la construction de la nouvelle sont tirées en grande partie des comptes rendus des assemblées de la communauté de St Georges (avant 1791) et des assemblées municipales (après 1791).

*église digne de Notre Seigneur Jésus Christ, elle est nécessaire, elle est urgente, elle s'impose, nous la ferons ! »*

Un architecte consulté en avril 1897 pour constater l'état de cette vieille église fait remarquer qu'elle « *a été construite partie par partie, ajustée l'une à l'autre tant bien que mal sans que l'on se soit préoccupé du côté esthétique pas plus que la sécurité publique* ».

Dépense prévue		82 083 fr 47
1 <sup>er</sup> lot Terrassement, maçonnerie, pierre taillée et couverte en talus, etc.	64 983 fr 82	CAUTIONNEMENTS
2 <sup>nd</sup> lot Charpente, etc.	7 171 fr 62	5 000 fr.
3 <sup>em</sup> lot Menuiserie, etc.	1 560 fr 25	500 fr.
4 <sup>em</sup> lot Serrurerie, etc.	1 863 fr 38	85 fr.
5 <sup>em</sup> lot Zinguerie, etc.	2 558 fr 50	95 fr.
6 <sup>em</sup> lot Plâtrerie, peinture, vitres, vitrerie, etc.	4 277 fr 82	185 fr.
	82 083 fr 47	4 110 fr.



*Copie de la publicité de l'adjudication et l'ouvrage terminé en 1903.*

Ce n'est pourtant qu'au Conseil Municipal du 4 avril 1897 que « *M. le Maire expose à l'assemblée la nécessité de la démolition de l'église qui est dans un état de dégradation et de vétusté telles qu'elle menace ruine, constitue un danger pour la vie des personnes qui la fréquentent, que cet état ne peut être modifié par des réparations, que dès lors la reconstruction d'une église s'impose, qu'elle pourrait être édifée partie sur l'emplacement de l'église actuelle, partie sur l'ancien cimetière. Il importe de restreindre les dépenses dans de justes limites, de proportionner la grandeur de l'église à la population de la commune qui compte 1668 habitants... Il sera procédé à la démolition du clocher et d'une partie suffisante de l'ancienne église pour l'emplacement de la nouvelle, il devra rester une portion assez grande de l'ancienne pour ouvrir au culte pendant la reconstruction pour éviter une installation qui serait onéreuse pour la commune* ».

A la séance du 21 novembre suivant, le Maire présente les plans, devis et cahier des charges préparés par M. Bethenod, architecte, qui a déjà construit l'église d'Heyrieux. « *La dépense n'est pas exagérée (86 178 F) eu égard à la cherté de la construction dans la commune qui n'a pas de matériaux et qui est éloignée du chemin de fer* ». La commune peut disposer dès à présent d'une somme de 20 000 F, complétée par différents dons, legs (dont 2 000 F de Mme veuve Séraphine Vireton née Giroud) et un emprunt remboursable en 30 annuités de 20 000 F au moyen d'une imposition extraordinaire.

Un appel est lancé aux Pères Chartreux qui répondent « *par la magnifique promesse de 20 000 F* ». L'affaire est bien lancée. La question de l'église suit lentement son chemin, fait une fois et demie le voyage au Ministère, et « *les exigences d'une administration, hostile au Conseil Municipal, firent que l'année 1899 s'écoula avant que les plans remaniés soient approuvés, un secours accordé par l'Etat et l'adjudication obtenue* », remarque le curé.

Une opposition au projet se manifeste lors du renouvellement du Conseil Municipal en 1900, emmenée par l'Institutrice et le Pharmacien, mais « *quelle défaite leur fut infligée !* » à l'issue du scrutin.

En juin 1900, les travaux sont adjugés à un entrepreneur de la Tour du Pin, et commencent le 16 août. « *En quelques jours les vieux murs lézardés, les lambris, le toit à moitié pourri jonchaient le sol. Fin septembre vit le clocher rasé jusqu'au sol et la place nette pour la nouvelle église. Quelques jours après, les tranchées étaient creusées pour asseoir les fondations et recevaient un solide béton (514 m<sup>3</sup> de gravier) et, l'hiver arrivant, on suspendit les travaux le 10 décembre* ».

Le 21 avril 1901, en grande solennité, est bénie la première pierre « *après y avoir scellé dans une cassette de cristal le parchemin contenant le procès verbal de la cérémonie* ». Puis les murs commencent à s'élever. Les soubassements sont réalisés en pierre tirée de la démolition du château de Chandieu, les murs en moellons ordinaires ou en pierre factice de ciment. Les six colonnes de la nef sont en pierre de Variza, leur base en pierre de Villebois et les chapiteaux en pierre d'Estailade.

Pendant que montent les murs, les colonnes, les pilastres, il faut penser à son ameublement et à son ornementation. C'est pourquoi le pasteur fait appel à la générosité chrétienne, et il a la satisfaction d'être entendu d'un grand nombre. C'est ainsi que des familles Saint Georgeises ou liées à Saint Georges participent, qui pour un autel, qui pour une statue, pour une verrière, ...

*« A la fin de l'année les murs étaient achevés et la toiture placée, enfin la façade et le clocher atteignaient 16 mètres de hauteur. C'était déjà un édifice très beau et qui faisait augurer de sa magnificence une fois terminé. Au soir du 8 décembre, l'illumination de la façade causa une joie universelle en faisant penser à l'inauguration dont elle était comme le prologue brillant ».*

L'église est achevée fin juillet 1902, mais des « *longueurs de règlement ne permirent pas d'en prendre possession* ». En effet, l'architecte et les entrepreneurs sont obligés de réclamer plusieurs fois leur dû, la commune et la Fabrique ayant des difficultés pour boucler le financement d'une telle entreprise. Et ce n'est que « *lorsque les comptes furent définitivement clos à la somme de 98 805 F.* » que, le 22 mars 1903, est célébrée la première messe. Le 11 octobre suivant, en présence de nombreuses personnalités ecclésiastiques et en grande pompe, est inauguré le nouveau bâtiment et consacrée l'église. Par sa ténacité, le curé Royer a enfin réalisé son rêve, mais il ne lui a pas fallu moins de douze ans pour y arriver.

Les matériaux récupérés au cours de la démolition sont mis en adjudication ; le bois, les tuiles sont vendues en plusieurs lots ; les vitraux adjugés à M. Romain Bouvard pour la somme de 4 F. Les matériaux ne pouvant être utilisés sont répandus autour de l'église et à l'emplacement de l'ancien cimetière. La seule pièce qui ait été conservée est un autel dédié à Saint Antoine, sous lequel sont inhumés les restes de Frère Antoine Flandin Maillet. Il se trouve actuellement dans la petite chapelle à droite du porche.

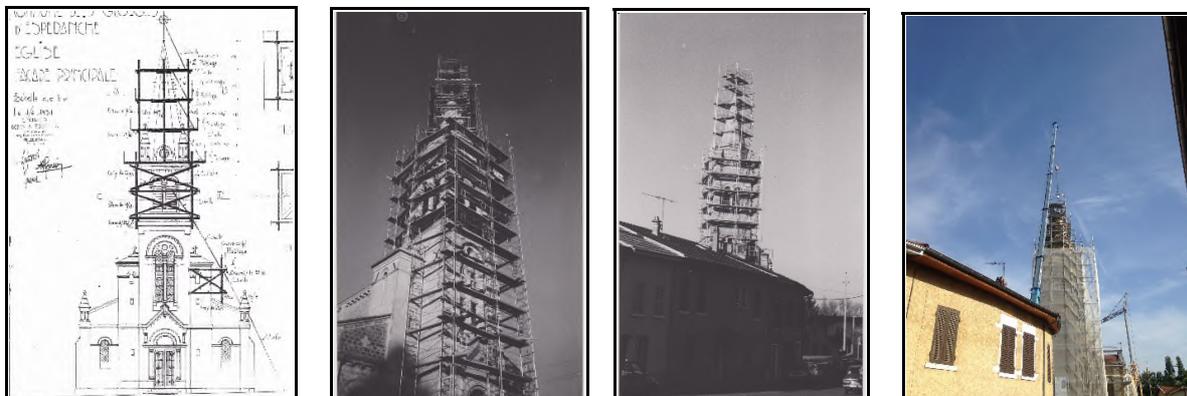
Plus de problème avec l'église jusqu'au mois d'avril 1931, date à laquelle le curé Fréchet signale à la commune des gouttières importantes. Il est demandé conseil à des architectes qui constatent « *des fuites nombreuses dans les angles, très prononcées et très profondes... La belle église de Saint Georges, vieille de 30 ans à peine, aurait besoin d'importantes réparations, la solidité du clocher pourrait si l'on n'y porte un prompt remède, devenir dangereux pour le public... Des gouttières ont endommagé gravement les murs, les charpentes, les planchers, l'escalier* ».

C'est à nouveau l'inquiétude. On place des témoins de plâtre sur les fissures qui rassurent un peu : le mouvement dû au tassement irrégulier des surfaces portantes n'évolue pas. Néanmoins de grosses dépenses doivent être engagées pour assurer l'étanchéité des toitures et du clocher.

De nombreuses améliorations sont apportées au cours des années :

- Une souscription organisée en 1955 permet à l'Entreprise Paccard d'Annecy, de réaliser la sonorisation du clocher pour 262 300 F.
- Une autre souscription, complétée par le résultat de la kermesse, couvre l'installation du chauffage au propane pour 885 730 F.
- La sonorisation dans l'église en 1961, couverte par la caisse de l'église, s'élève à 215 000 F.
- Les Entreprises de menuiseries A. Thomas et A. Janin réalisent les bancs entre 1962 et 1965 pour 1 055 200 F.

- Les réparations des angles et corniches qui menacent de tomber, par l'Entreprise Roy pour 14 429 F (22 octobre 1966 nous étions passés aux nouveaux francs).
- La foudre tombe sur l'église le 26 mars 1970 : 15 528 F de réparation.
- Le chauffage en 1970.



*Echafaudages des années 1934, 1989, 1989 et 2019.*



*Le coq avant son envol*



*l'envol du coq*



*au sommet du clocher*

Un grand programme de réfection de l'église est entrepris par la commune en 1987 et se continuera sur plusieurs années : réfection des corniches, consolidation du clocher... Une souscription lancée en 1993 par l'équipe paroissiale permet, avec l'aide de la commune, de poursuivre cette restauration par la peinture intérieure en 1994-1995.

Les réparations de 2019 (nouvelle peinture, consolidation du clocher entre autres) sont l'occasion de remplacer le coq de l'église bien abimé par les intempéries. Habillé par notre république il prend son envol le 25 Juin 2019. Longue vie à lui !

# Les Compagnons de Maître Jacques

## Association d'histoire de Saint Georges d'Espéranche

### L'histoire est ouverte à tous.

Le travail de l'historien, professionnel ou amateur est de **repérer** les sources utilisables, de les **sélectionner**, de **s'assurer** de leur authenticité, et **juger**, le plus honnêtement possible, de leur degré de probabilité.

A partir de ces choix, l'historien peut **imaginer** des scénarios, **faire** des hypothèses que d'autres données viendront conforter ou infirmer.

La littérature abondante, livres et internet, facilement accessible permet à chacun de faire des recherches. Les résultats sont commentés dans nos réunions mensuelles.

**Nous sommes tous des historiens passionnés qui s'ignorent, venez nous rejoindre !**

*Les Compagnons de Maître Jacques réalisent, conférences, visites, maquettes et font vivre la Grange Cistercienne du Guillolet.  
Ils éditent les Cahiers de Maître Jacques.*



*Maquette de l'ancienne église*



*Dessin de Saint Georges en 1300 d'après sa maquette*

Site internet <https://www.cmj-stgeorgesdesperanche.fr>  
Adresse courriel [cmj@cmj-stgeorgesdesperanche.com](mailto:cmj@cmj-stgeorgesdesperanche.com)

**Réunion mensuelle tous les premiers mercredis du  
mois dans la Chapelle du château**

## Les Compagnons de Maître Jacques à Saint Georges d'Espéranche



*Les limites des anciennes douves en 1950*



*Un jour d'hiver, le château de Saint Georges en 1950*